PHYSIOLOGIE
DU RIDICULE.

*

TOME I.

2

Digitized by Google

PHYSIOLOGIE

DU

RIDICULE

OU

SUITE D'OBSERVATIONS,

PUBLIÉES

Par Mme S. Gay.

*

TOME I.

*

Bruxelles,
LOUIS HAUMAN ET Ce, ÉDITEURS.

—

1833.

Google

FONDO DORIA
IX 114*
964166



Digitized by Google

PRÉFACE.

*

SIGNALER les profits attachés à tant de bons ridicules, et passer sous silence celui de l'éditeur qui fait deux volumes d'un seul, et cela à la faveur d'une certaine quantité de pages blanches, d'un grand nombre d'épigraphes de luxe et d'alinéa inutiles, ce serait un oubli coupable, et que le public aurait droit de ne point pardonner.

« Mais vous en ferez tant, et vous en donnerez si peu, disent les pauvres au-

teurs à ces Messieurs, que personne ne voudra plus acheter nos ouvrages. C'est se moquer du monde; ces grands blancs et ces petites phrases sont d'un ridicule extrême.

— Nous en convenons, répondent-ils; mais ne vous en plaignez point : ces ruses-là ne s'emploient jamais que pour les livres dont la vente est à peu près assurée. C'est le plus bel hommage que nous puissions faire à un auteur que de l'éditer de cette manière; et puis, ne savez-vous pas que d'offrir le moins possible d'une chose, c'est lui donner du prix. Ah! nous connaissons mieux que vous l'excellente nature du lecteur : il rit, il est vrai, de cette quantité de pages vides; il s'indigne contre l'éditeur, il donne à de minces volumes les noms les plus outrageans; mais quand il va chez son libraire choisir un ouvrage pour se désennuyer, c'est toujours ces volumes-

là qu'il choisit : il ne les aurait peut-être pas regardés, s'ils avaient été moins ridicules. »

A une si bonne raison, que répondre?

L'auteur se tait; son amour-propre flatté le rend indulgent, et il se borne à supplier ses honorables lecteurs de ne pas le croire complice d'une mystification trop à la mode.

Digitized by Google

OBSERVATION I.

❋

Le Préjugé.

Le solide plaît moins qu'un piquant ridicule.
(Le cardinal de Bernis.)

Ainsi que la pauvreté, *le ridicule n'est point un vice ; c'est bien pis*, a dit un bel-esprit du dix-huitième siècle, et les gens du monde élégant, les philosophes de boudoir, les aristarques du foyer de l'Opéra, ravis de ce bon mot, ont établi en principe, qne le plus grand des malheurs de la société civilisée était d'être ridicule. Ingrats ! comment la voix de la conscience, cette voix qui ne trompe jamais, ne vous a-t-elle pas imposé silence au moment de proférer un si grand blasphème ! Comment la réflexion, qui nous

montre si cruellement nos déceptions en tous genres, et nous fait calculer si juste le peu que nous récoltons de nos avantages, ne vous éclaire-t-elle pas assez pour accorder à nos ridicules le respect et la reconnaissance qui leur sont dus. O vous que la nature et l'art ont tant favorisés! descendez dans votre cœur, compulsez tous les souvenirs qui l'honorent le plus; évoquez vos vertus premières, vos qualités acquises, vos agrémens naturels ou étudiés, et dites si aucune de vos nobles facultés, aucun de vos dons précieux, vous a jamais rapporté autant que le moindre de vos ridicules?

On s'en moque, direz-vous, et c'est là le premier bienfait attaché à cette source intarissable de jouissances. Semblable à la vertu qui s'enrichit par des sacrifices, à la religion, qui met l'outrage et les humiliations au nombre des voluptés chrétiennes, le ridicule fait la joie de tout le monde et le bonheur de ceux qui en sont doués; la gaîté qu'il inspire, toujours hypocrite, n'est jamais injurieuse, car le plaisir qu'il donne,

comme tant d'autres plaisirs, a besoin du mystère ; il faut en cacher la cause, en rire furtivement, et flatter le ridicule pour s'en amuser encore et long-temps. Que de soins, de cajoleries, naissent du puissant intérêt de se conserver un sujet de médisance et de gaîté ! Il n'est point de grand personnage, de grand talent, plus choyé que l'homme ridicule dont la manie doit occuper et divertir pendant ses soirées entières tout une réunion de moqueurs. Voyez comme on l'entoure ; c'est à qui l'exploitera, le mettra en valeur : chacun veut provoquer sa verve, seconder son effet ; on le questionne avec bienveillance, on lui fait mille agaceries pour lui soutirer une sottise ; et la prévention est telle en sa faveur qu'on lui compte souvent pour des saillies originales et piquantes les platitudes reçues, qui font ordinairement la base des conversations générales.

Vu des hauteurs de la philosophie, le ridicule est le lien le plus solide de tous ceux qui unissent les hommes : c'est la seule réciprocité constante, inaltérable, à l'abri des

caprices du cœur et des faiblesses de l'esprit. Les exemples d'amitié héroïque que nous ont transmis les anciens ne sont rien en comparaison de l'attachement devoué de deux êtres enchaînés par le plaisir sans cesse renaissant de se dénigrer l'un l'autre. Avec quelle gaîté ils se bafouent, se taquinent, se trahissent! quitte à se battre ensuite avec le mauvais plaisant qui rit des travers qu'ils dénoncent! Comme ils se suivent, comme ils s'épient pour découvrir plus tôt la mésaventure ou le moindre désappointement qui peut les déconcerter! Il n'y a guère qu'un grand succès ou une grande action qui puisse troubler cette harmonie parfaite; et encore les grandes actions, les grands succès, sont si faciles à tourner en ridicule!

Il n'en est pas de même des hommes: l'ironie la plus ingénieuse ne peut les doter du ridicule qui leur manque.

Ce don précieux est-il échu par droit d'héritage ou bienfait de nature à une femme jeune et riche, c'est bien un autre triomphe vraiment! Manières affectées, attitudes sin-

gulières, grands airs bourgeois, langage commun, parure exagérée, mots burlesques, tout devient succès pour elle : la curiosité lui assure une politesse, une prévenance, au moins de la part de toutes les femmes ; car ce qu'elle a d'étrange devant servir à la conversation de plusieurs jours, il faut l'avoir vue de près pour en pouvoir rire avec connaissance de cause. Mais comme l'esprit et les prétentions d'une femme ne sont jamais bien stimulés par une autre, et que la coquetterie est l'ingrédient le plus nécessaire aux développemens des facultés ridicules, les jolies moqueuses en sont réduites à implorer le secours des hommes pour apprendre d'eux les bons mots comiques, les agaceries provinciales, les vanités grotesques, qui font le charme de la coquetterie ridicule. Comment celle-ci ne se croirait-elle pas l'oracle d'un salon, la reine d'une salle de spectacle, lorsqu'elle voit qu'on se porte en foule là où l'on a l'espoir de la voir, de l'entendre causer, et qu'on assiége sa loge pour obtenir un mot d'elle ? Mais on ne la recherche ainsi,

direz-vous, que pour aller colporter de loge en loge, ou de maison en maison, ses questions saugrenues ou ses réponses niaises. Eh qu'importe le malheur qu'on ignore? Les soins empressés, les hommages, l'effet sans cesse renaissant d'une surprise qu'on prend pour de l'admiration, ne sont-ils pas des joies positives, que chaque jour ramène plus douces et plus enivrantes? Demandez à cette femme dont la coiffure est empruntée à la Diane antique, la robe imitée de celle de madame de Maintenon, ornée des larges manches du moyen-âge; demandez à cette poupée, habillée de toutes pièces et de tous siècles, si elle n'est pas cent fois plus heureuse, plus ravie d'elle-même que cette jeune personne assise à quelques pas de là, dont les beaux cheveux relevés simplement à l'air de sa physionomie, la robe blanche, la tournure élégante, l'attitude modeste et gracieuse, plaisent sans doute, mais ne se font pas remarquer? Les danseurs passent devant elle sans l'apercevoir, tant leurs regards sont frappés de l'étrangeté d'une parure qui a mis

à contribution tous les genres, toutes les époques et toutes les couleurs? La pauvre enfant voit les contredanses se succéder, et personne ne vient l'inviter : ainsi délaissée, elle se croit laide; elle en veut à sa mère de lui interdire les guirlandes dorées, les marabouts roses, les robes *archi*-décolletées, enfin tout ce qui saute aux yeux des danseurs blasés; elle donnerait une année de son innocente vie pour un quart d'heure d'enivrement pareil à celui qui brille dans les regards de la valseuse moitié grecque et moitié châtelaine.

Eh bien! depuis cette innocente créature jusqu'au brave député qui écoute l'orateur sans préventions, qui juge les discours sans esprit de parti, qui vote selon sa conscience, et qui par conséquent est dédaigné des ministres, oublié du pouvoir, et presque toujours blâmé par ses commettans, tout subit le néant de la sagesse et du convenable. Un seul travers comique, insupportable même, les arracherait à cette mort civile; mais leur nature timorée s'y oppose : semblables à la

jeune vierge que la pudeur, encore plus que la religion, condamne à un célibat éternel, ils ignorent la vie.

C'est dans l'espoir de prouver cette grande vérité, et de combattre le seul préjugé qui ait survécu à nos révolutions, que nous offrons au public éclairé ces observations modestes, fruit de nos longues études dans la science si peu approfondie du ridicule ; heureux si, pour prix de nos travaux et des expériences faites sur nous-même, nous parvenons à vaincre les incrédules, à convertir les moqueurs, et à démontrer à tous le bonheur, la puissance et la gloire attachés au sceptre du ridicule.

OBSERVATION II.

De la Présomption.

Il y a autant de vices qui viennent de ce qu'on ne s'estime pas assez, que de ce que l'on s'estime trop.
(Montesquieu, *Pensées diverses.*)

Tous les philosophes, antiques ou modernes, se sont accordés pour tonner contre la vanité : l'expérience des siècles a prouvé qu'ils avaient plus de raison que de crédit ; car si tous les hommes sont tombés d'accord sur l'énormité de ce péché, la somme de vanité n'en est pas moins restée la même parmi nous. Les philosophes sont-ils donc inutiles, ou

sommes-nous incorrigibles ? Dieu nous garde d'en avoir la coupable pensée.

Cependant l'existence d'un vice qui porte si souvent sa peine tient à quelque mystère, et nous croyons l'avoir découvert dans l'alliance constante de la vanité avec la présomption ridicule. C'est à la faveur de ce bienfaisant défaut qu'on peut supporter les tourmens attachés aux mécomptes d'une vanité ambitieuse. Ce qu'elle rêve d'impossible, la présomption le lui accorde ; c'est elle qui fait d'un sot, un homme d'état ; d'un compilateur, un génie ; d'un commis, un ministre ; d'une pédante, une Sévigné ; d'une femme laide, une beauté séduisante ; enfin, la présomption fait de tous ceux qu'elle favorise, des heureux.

Voyez cet homme plus vieux que jeune, dont l'air important vous avertit de l'estime qu'il se porte : quarante ans de révolution lui ont fourni beaucoup d'occasions de se distinguer ; il a été promu à de grands emplois, et n'y a fait que de petites choses. N'importe, le titre, les honneurs de la place,

le bien même qu'il aurait pu y faire, sont toujours présens à sa mémoire ; il croit avoir accompli tout ce que son incapacité ne lui aurait jamais permis de tenter. Il parle de ses vastes plans, du regret de n'être pas resté assez long-temps ministre pour les mettre à exécution, de sa connaissance du pays, de la facilité de le gouverner ; il décide, il blâme, sans aucun sentiment de la parfaite médiocrité dont il a donné tant de preuves. Et les jeunes publicistes, abusés par son assurance, l'écoutent avec respect. Il est l'oracle des vieilles femmes qu'un beau désespoir de coquetterie jette naturellement dans les intérêts de parti, et qui se font politiques aujourd'hui, comme autrefois elles se seraient fait dévotes.

Il faut voir son entrée chez l'une de ces autorités tracassières, à qui le souvenir de la duchesse de Longueville tourne la tête, et qui font de la diplomatie à visage découvert et du mystère sans secret. Il sourit à l'une, il fait attendre son salut à l'autre ; il hasarde une nouvelle pour s'attirer l'attention

générale ; car, bien que retiré des affaires, son désir d'y rentrer le maintient journellement dans la société de ceux qui les mènent, ce qui ne l'empêche pas de causer avec les chefs de l'opposition. Mais les audiences qu'il accorde à ceux-ci se passent toujours dans l'embrasure d'une croisée, ou sur un canapé lointain, tant il croit à l'importance de ses moindres phrases, et redoute le parti qu'en pourrait tirer un écouteur indiscret.

Pour lui, son influence n'est pas douteuse. Propose-t-on une loi, prend-on une mesure, c'est toujours un mot de lui qui en a donné l'idée ; il est la substance qui clarifie tout, le fil qui aide à sortir de tous les labyrinthes. Il en impose par son culte personnel, même aux gens de mérite ; ils le nommeraient volontiers, si on leur laissait faire quelque chose, tant la présomption aveugle également ceux qui la regardent et ceux qui la possèdent.

Et ce brave auteur qui vous consulte sérieusement sur un gros rouleau de papier, qu'il appelle son OUVRAGE parce qu'il contient une

exposition comme il y en a mille, des vers comme tout le monde en fait, des scènes comme on n'en veut plus.

Est-il un visage plus bouffi de satisfaction, plus coloré d'espérance! Pas un nuage sur cet horizon de gloire. Sans avoir la conscience de son infériorité propre, il en éprouve un calme parfait. La raison lui dit que ce qui a si souvent réussi à tant d'autres ne peut faillir entre ses mains, et il arrivé au moment de l'épreuve avec toute la confiance d'un succès.

On bâille, mais on ne siffle pas; la pièce s'achève au bruit maigre de quelques applaudissemens payés. Il met sur le compte de l'acteur la froideur de la représentation; demain ils seront moins intimidés, ils prendront leur revanche; la pièce ira aux nues, c'est un succès, un triomphe incontestable: ses amis vont lui serrer la main, sa mère pleure de joie, sa maîtresse, qui méditait un crime, le quittera deux mois plus tard. Que de bonheur! et que de grands talens ont raison de se consacrer à la gloire!

Après ce premier pas dans la carrière du

génie, il faut bien s'exercer dans le genre à la mode ; allons, vite un roman à vignette, ou bien des mémoires improvisés ; surtout un éditeur habile, des amis journalistes, et le livre ne sera pas moins bien accueilli que la pièce. Réussir dans toutes les branches de la littérature, c'est se placer tout d'abord au niveau de Voltaire. Flatté de ce rapprochement, notre auteur se promet de tenter tout ce qui peut lui en obtenir d'autres : avec sa tragédie philanthropique, il achèterait à grand prix un serf du Jura, un Calas, pour signaler son éloquence généreuse ; mais aujourd'hui les paysans sont libres, et les protestans ne se laissent plus pendre : force est bien de se rejeter sur d'autres moyens d'illustrer son nom.

Eh bien, il se fera l'avocat du pouvoir : c'est le seul héroïsme à sa portée. Accablé d'injures par les mécontens, de faveurs par les ministres, il fera sa gloire des unes et sa fortune des autres ; sans vendre sa voix, il la prêtera pour une place, ou une dignité, quitte à rentrer ensuite dans son indépen-

dance ; et comme son esprit observateur lui a révélé les plus sûrs moyens de parvenir, il se tiendra prudemment au milieu du groupe ministériel pour être de toutes les fournées.

« Concevez-vous rien de plus ridicule ? dit-on ; Philinte est sur la liste des nouveaux pairs ! lui qui n'a jamais eu le sens commun en politique, qui ne sait pas une ligne du Code, et dont la méchante prose est une rivière de lieux communs où ne surnage pas une idée? En vérité c'est un choix déplorable. »

Mais le temps se passe, le choix déplorable s'oublie, et Philinte, établi dans sa nouvelle dignité, en prend petit à petit les usages. Ses lieux communs transportés à la tribune s'acclimatent assez vite, et trouvent des consommateurs. A force de s'être moqué de lui, de son inutilité, de sa nomination, on ne s'en occupe plus, et il finit par jouir de tous les avantages inhérens à la pairie.

Qu'avait-il pour y arriver? le don inappréciable d'une présomption ridicule.

OBSERVATION III.

*

— Comment chante-t-elle ?
— Elle chante faux, pas en mesure, et toujours.
(*Conversation.*)

Madame de Raiseville n'est plus jeune, elle n'a jamais été jolie, mais un teint coloré et de beaux cheveux blonds servent de prétexte à ses flatteurs, et lui donnent le droit de se croire agréable. Élevée, non dans l'amour, mais dans la spéculation des arts, elle est parvenue, à coups de leçons, de méthode et d'imitation, à une sorte de talent en musique; elle joue Beethoven, chante Rossini, et fait danser au piano tout un bal improvisé. Qu'importe que Beethoven soit joué sans style,

Digitized by Google

Rossini chanté sans âme, et les contredanses exécutées sans mesure? cela ne compte pas moins pour une trinité de talens, dont le plus chétif est encore un titre à la satisfaction personnelle.

Pour faire valoir tant d'avantages, madame de Raiseville a de la fortune, un mari en crédit, et des loges à plusieurs de nos théâtres; aussi n'est-elle jamais seule : on lui fait une visite le matin pour se faire inviter à venir dans sa loge le soir; on veut être de ses dîners parce qu'on est sûr d'y rencontrer les femmes à la mode, qui sont l'intérêt de chacun. Pour prix de ces plaisirs quotidiens, on laisse croire à madame de Raiseville qu'on l'adore, et comme elle n'exige aucune preuve de la passion qu'elle imagine, on la laisse jouir en paix du plaisir de la raconter.

Un jeune homme rêve-t-il à une jeune personne qu'il doit épouser? « C'est à moi qu'il rêve, c'est moi qui le captive, pense-t-elle; il ne sait comment s'y prendre pour me déclarer son amour. »

Un autre porte-t-il sur son visage l'em-

preinte du regret d'avoir perdu au jeu plus qu'il ne peut payer, il se meurt de jalousie pour elle; enfin lui fait-on la confidence de son amour pour une autre, c'est une ruse pour se faire aimer d'elle. Rien ne déconcerte son imperturbable confiance en ses charmes; elle a pourtant ri au théâtre de la Bélise de Molière; mais le moyen de se reconnaître dans un personnage ridicule? Et voilà le sublime du genre; non seulement vous avez tous les profits de votre ridicule, mais quel que soit le miroir qui le réfléchit, vous n'apercevez jamais la ressemblance. Madame de Raiseville, souvent mystifiée par les sentimens que plusieurs mauvais plaisans affectent pour elle, n'a pas la sotte modestie d'en douter; sa pitié est toute pour ses belles rivales; elle emploie sa bonté à leur insinuer que sa vertu les met hors du danger de pleurer un infidèle, et comme ces sortes d'assurances prêtent à rire, on se fait un malin devoir de maintenir son illusion.

Jamais l'envie ne trouble ses plaisirs et n'enlaidit son visage, car la figure, la parure

d'une autre, ne lui semble jamais supérieure à sa figure insignifiante, à sa parure étrange : sa vanité satisfaite l'empêche d'être méchante ; elle aime peu, mais elle protége beaucoup ; et comme elle prend chaque remercîment pour une déclaration d'amour ou d'amitié, elle est heureuse.

Vous que tant de beauté, d'agrémens, d'esprit, vous que le noble ou même le coupable dévouement ne sauvent pas des tortures de l'inquiétude ; vous qu'un excès de modestie rend injustes, soupçonneuses, et quelquefois importunes ; qui passez tant de journées à vous créer des monstres d'inconstance, qui prenez souvent la prudence pour le dédain, le repos pour de l'indifférence, l'absence pour l'infidélité, combien le sort de madame de Raiseville est préférable au vôtre !

OBSERVATION IV.

*

Jadis et Aujourd'hui.

L'étiquette a passé de la cour au comptoir :
Plus de franc cabaret, plus de joyeux boudoir ;
Aux grands airs des salons la bourgeoise emplumée
Prétend, malgré son ton, paraître accoutumée ;
Et le superbe ennui, fils de la vanité,
Lui coûte son repos, son or et sa gaîté.
(*Comédie inédite.*)

L'indifférence, comme la mort, n'est jamais ridicule, mais elle ne produit pas davantage : il ne nous sera pas difficile de prouver tout ce que l'esprit français a perdu dans le refroidissement de cet enthousiasme

Digitized by Google

qui lui faisait braver le ridicule. O beau temps des cartésiens, des *Port-Royal*, des raciniens, des cornéliens, des voltairiens, des abbés et des philosophes, des séides de J.-J. Rousseau, des gluckistes et des piccinistes ! On discutait, on s'animait alors à propos d'un intérêt moral et littéraire, à propos d'un tableau, d'un opéra, d'une tragédie ou d'une chanson ; chacun exaltait le mérite de son idole, ou critiquait vivement les œuvres du dieu qu'on lui opposait. On se battait à coups d'épigrammes, dont les arts et les paresseux profitaient ; la cabale était là, toujours armée des canifs et de la raillerie ; il fallait un vrai talent pour l'apaiser, et, de plus, posséder cette mâle énergie qui sait braver les bons mots et les sifflets.

Ce courage, on le trouvait dans la chaleur de ses partisans ; sûr d'être bien attaqué, on n'était pas moins certain d'être bien défendu. On se flattait d'avance des luttes du parterre, des arrêts du *Mercure*, des honneurs de la parodie ; on voyait son nom en charade, son héros en logogriphe. Le succès qu'on rêvait

devait être le parrain du chapeau, de la couleur à la mode. Enfin, l'idée d'occuper une semaine et plus le public des cafés, des salons, et même des boudoirs; l'orgueil attaché à l'espoir de fonder une secte, la ridicule importance dont une légère persécution pouvait tout à coup doter un auteur inconnu, enivraient la raison. Quel séduisant avenir pour un esclave des muses!

Était-il applaudi, on se l'arrachait à la cour, à la ville; il ne se donnait pas un dîner choisi sans lui : caressé, flatté en raison de ses ridicules, s'il poussait, comme La Harpe, l'égoïsme jusqu'à l'impolitesse, comme Lemierre, la vanité jusqu'à la bouffonnerie, ou, comme J.-J. Rousseau, l'originalité jusqu'à la brusquerie; alors il n'était point de séductions qu'on n'employât pour l'obtenir, ne fût-ce qu'un instant. On étudiait ses défauts pour les cajoler, ses manies pour les satisfaire. Le riche financier envoyait un courrier tout exprès dans le midi pour en rapporter les primeurs si bien appréciées par le gourmand auteur de *Warwick*. Le

succès de la *Veuve du Malabar* commençait-il à se refroidir, un autre louait dix loges à la Comédie Française pour s'assurer les bonnes grâces de Lemierre; son vers solitaire était dans la bouche de tous les citateurs :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Ce vers, disaient ses fanatiques, composait à lui seul tout un poëme, on n'en pouvait pas faire un meilleur, et l'auteur se le tenait pour dit.

Bien avant ce temps, Jean-Jacques, le moins poli des hommes, était à table, avec sa servante-maîtresse et sa belle-mère au langage poissard, chez la maréchale, la spirituelle duchesse, qui donnait le ton à la cour la plus policée de l'Europe.

Croit-on que ce fût à l'écrivain éloquent, au philosophe courageux, que la duchesse de Luxembourg offrait un asile contre la misère et la persécution? non vraiment; c'était au brutal confrère de Diderot, à l'insociable ami de madame d'Épinay, à celui

dont les boutades et la tenue singulière étaient un continuel sujet de remarques et d'improbation ; enfin, c'était à l'original ridicule, et non à l'homme de génie, qu'on rendait hommage.

Jean-Jacques Rousseau, marié comme tant de bons bourgeois, vivant du produit de ses ouvrages, sans refuser les pensions royales, sans accepter de demeure chez les marquis, les ducs, vêtu comme tout le monde, serait mort sans produire d'effet, en dépit de ses chefs-d'œuvre ; ses cendres ne reposeraient pas à l'ombre des peupliers d'un parc célèbre ; et nous n'aurions pas eu ses Confessions. Quel argument en faveur de notre système !

De nos jours, l'éducation est devenue presque générale : les épiciers mettent l'orthographe, les merciers lisent des romans, les femmes du monde les plus frivoles commentent la *Revue britannique*. Enfin, les convenances ont tout envahi; et sauf quelques manières, quelques locutions dont le monde distingué se réserve encore l'usage, l'uniformité serait complète. Aussi, plus de franche

gaîté, plus d'enthousiasme : on se rassemble entre marchands pour subir des concerts de famille, présidés par un artiste, où chaque jeune personne fournit son contingent de sonates ou de romances, tandis que leurs frères ou cousins se livrent froidement à toutes les chances d'une partie d'écarté. Heureux encore si quelque dispute politique vient rompre la monotonie de la soirée. Là, point de robes ni d'habits ridicules; chacun y est paré, et partant gêné et triste : c'est un corset ou des souliers trop étroits; des bas à jours dans lesquels les pieds sont glacés, des plumes qui contraignent tous les mouvemens de la tête, sans parler du tourment plus douloureux encore de regretter les frais qu'on a faits pour s'ennuyer ainsi; car, pour la plupart des imitateurs du grand monde, le remords de dissiper sa fortune en plaisirs fatigans et de dépenser plus qu'on ne possède, est une Euménide qui poursuit en tous lieux, et qui défend la joie.

N'est-il pas déplorable de voir la classe la mieux pourvue de tous les élémens qui com-

posent le bonheur, la nécessité du travail, et la possibilité du repos, sacrifier ses momens de loisir à singer les usages de la classe qui s'ennuie?

La mode anglaise, ou plutôt un nouveau système économique adopté par les avares fastueux fait-il succéder le bruyant râout à nos conversations si justement vantées? aussitôt le riche bourgeois qui donnait chaque dimanche un bon dîner à ses amis, où chacun d'eux riait avec confiance, où l'on trinquait en chantant au dessert, supprime ce plaisir héréditaire pour réunir tous les indifférens qu'il connaît, ou que ses habitués connaissent : il les entasse dans un petit salon, les empâte de petits gâteaux, les rafraîchit à coups de glace, dont une bonne partie tombe sur les robes de crêpe et de satin, tant les femmes serrées les unes contre les autres rendent le service difficile, sans compter que le frotteur du magasin, érigé en valet de chambre pour ce jour solennel, n'est pas fort exercé à ce genre de service ; ce bon maître Jacques, accoutumé aux convives sans

façon du dimanche, assez patiens pour attendre leur tour, ne peut se faire à se voir enlever le contenu de son plateau avant d'avoir eu le temps de le présenter aux premières autorités du cercle. Ce pillage imité de haut lieu le met en colère ; il murmure des mots peu flatteurs pour les affamés, et retourne à la provision en marchant sur les pieds de tout le monde, et en maudissant la manie d'inviter plus de gens qu'on n'en peut désaltérer.

Cependant ses maîtres ont de l'argent et sont fort honorables; ils n'ont rien épargné pour les rafraîchissemens ; ils ont même pensé à avoir un farceur de profession, pour amuser le râout par quelques scènes de paravent ; mais le malheureux n'a point d'espace pour se remuer : étouffé par la foule qui remplit le salon, étourdi par celle qui reflue dans la chambre à coucher, et qui, désespérant de rien entendre des scènes du ventriloque, cause d'une manière bruyante, il perd la tête et oublie de faire rire.

Là, pas plus d'amour que chez les grands

de la ville : ce sont des vanités qui s'agitent en tout sens, des femmes qui se disputent les regards, les phrases arrangées du plus dédaigneux des commis à moustaches, et font des frais de toute espèce, non pas seulement dans l'intention de lui plaire ou de l'aimer, mais dans le simple but de l'enlever à une rivale. Là, comme ailleurs, tous les avantages sont pour ceux qui ont compromis le plus de femmes : c'est à qui séduira celle de son bourgeois, de l'honnête industriel qui le fait vivre ; et quand le pauvre homme, fatigué de chiffres, quitte le comptoir pour venir se délasser en famille, on le régale d'un grand air italien chanté par sa fille, d'une promenade dans la grande allée des Tuileries, d'un râout ou d'un mélodrame adultère.

Ose-t-il proposer quelque petit dîner hors la barrière : fi donc ! rien n'est si ridicule ! se promener dans les champs, dîner à son aise, rire à bon marché, c'est s'assimiler au peuple ; et puis, que faire d'une robe brodée et d'un chapeau à plumes dans la poussière des guin-

guettes? ce serait compromettre son rang et son luxe. Mieux vaut s'ennuyer; la dignité de la bourgeoisie l'ordonne.

Eh bien, cette même famille, esclave de l'imitation aristocratique, se serait amusée, il y a cent ans, avec bien moins d'argent qu'elle n'en gagne aujourd'hui : le cabaret en aurait eu une bonne partie, il est vrai; mais à ce cabaret elle aurait rencontré Piron, Vadé, et plus d'un jeune seigneur en goguettes; aucune arrière-pensée d'ambition, aucune tradition du grand monde, ne serait venue attrister la réunion bachique. Le lundi aurait été consacré à réparer les folies du dimanche : la mère aurait raccommodé elle-même la partie de l'habit de son mari déchirée en faisant aller la balançoire avec trop d'ardeur; la fille aurait détaché sa robe endommagée par la mousse du petit vin d'Arbois, qui avait rendu le repas si joyeux. On aurait repris, avec le tablier, les travaux de la semaine, et chacun les aurait accomplis gaîment, sûr de rire encore le prochain dimanche; et ce jour impatiemment attendu,

le mari se serait coiffé de la perruque de son état; sa femme aurait mis le bonnet bourgeois, sa fille la cornette de lingère; armés chacun d'un parapluie, ils auraient été chercher leurs compères et leurs commères, tous plus ignorans les uns que les autres des belles manières et du beau langage; ils auraient fait la route en chantant, en se donnant parci par-là de petites tapes sentimentales, espèce de déclaration d'amour autrefois en usage parmi les amans des faubourgs. En voyant passer cette troupe bruyante, le jeune seigneur, mollement étendu sur les coussins de son carrosse, les aurait d'abord regardés avec dédain, puis un retour sur lui-même aurait changé ce dédain en envie. Ainsi l'ennui se moque du plaisir, ce qui n'en dégoûte que les sots.

OBSERVATION V.

*

Du plus heureux des Hommes.

Flatteuse illusion, doux oubli de nos peines :
Oh ! qui pourrait compter les heureux que tu fais !
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur ! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance :
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir ; en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes,
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.
(COLLIN D'HARLEVILLE, *Château en Espagne.*)

— Monsieur, vous trouverez fort simple que je m'adresse à vous : de tout temps le

mérite, l'argent et la puissance ont été les protecteurs de l'invention; c'est ce que le beau siècle de Louis XIV a suffisamment prouvé. Que seraient devenus tant de grands talens et de grandes choses sans le patronage de ce roi des génies ? Oui, Monsieur, je ne crains pas de le nommer ainsi; car celui qui les protége, les comprend et les anime, mérite seul de régner sur eux.

— Monsieur vient sûrement pour une souscription », dit le banquier célèbre auquel l'inconnu s'adressait. « Ah mon Dieu ! nous en sommes accablés : souscription pour livres, souscription pour tableaux, pour gravures, pour tombeaux, pour amendes; c'est une ruine !

— A qui le dites-vous, Monsieur ? Je bénis tous les jours le ciel de ne m'avoir pas donné assez d'argent pour le perdre de cette manière; car je ferais comme tout le monde, je me laisserais aller à l'idée d'obliger un pauvre diable d'artiste, et je ne ferais souvent qu'aider à la fortune d'un banqueroutier. Mais, loin de venir abuser de vos momens

précieux pour vous soutirer de l'argent, je viens vous en apporter. »

Le mouvement de surprise que fit alors le banquier n'étonna point l'interlocuteur ; il s'y attendait. Son habit râpé, ses bottes plissées, son chapeau terne et déformé, étaient trop peu en harmonie avec ses paroles pour ne pas exciter l'étonnement : mais peu lui importait ; ces mots : *Je viens vous apporter de l'argent*, quoique mal accrédités par sa tenue, lui répondaient d'une audience : on ne renvoie jamais sans l'entendre l'homme qui s'annonce de cette manière.

En effet, le banquier, confus de l'avoir reçu si légèrement, lui montre un fauteuil et l'invite à s'asseoir.

« Il ne s'agit point ici, Monsieur, de l'une de ces entreprises folles, où l'on commence par mettre des fonds considérables dans le vain espoir d'en retirer de gros intérêts, ni de ces affaires de Bourse fondées sur une fausse nouvelle, ou sur l'erreur volontaire d'un télégraphe ; j'abandonne ces vils moyens de fortune à ceux dont la médiocrité rapace

ne peut s'élever à d'autres conceptions. D'ailleurs ce n'est point à vous, Monsieur, dont le nom est connu dans les quatre parties du monde ; ce n'est point au possesseur de millions si noblement acquis, à l'homme qui fait un si honorable emploi de ses revenus, que je proposerais de semblables affaires : à un tel homme, je ne puis parler de son intérêt personnel qu'à la faveur du bien général ; mais quand je jette tant de milliards dans la caisse publique, je puis bien consacrer quelques millions à celui qui me seconde dans une si belle action. »

Alors notre homme tire un long cahier de sa poche, le déroule gravement, puis le présentant au banquier :

« Voici, dit-il, de quoi vous convaincre des vérités que j'avance. Ayez la bonté de jeter les yeux sur ce travail ; et si, comme personne n'en doute, vous arrivez bientôt, Monsieur, au ministère, je vous demande, pour unique prix de cette mine d'or, de vouloir bien me permettre de l'exploiter sous vos ordres. Vous pouvez voir, ajouta-t-il en mon-

trant son accoutrement, que ma fortune particulière m'occupe peu : c'est à celle de mon pays que je consacre tout entier le fruit de mon labeur. Eh ! qu'importe le vil intérêt d'un homme à côté de cette masse d'intérêts qui font la prospérité des États ? La richesse publique avant tout, voilà mon principe à moi. Je sais que, pour l'établir, j'aurai à combattre l'esprit du siècle, l'égoïsme rationnel ; que la marche des choses veut qu'on arrive aux places pour y faire sa fortune, et pour la faire d'autant plus vite qu'on n'est pas sûr d'y rester long-temps. Mais je pense qu'assez de ministres se sont enrichis de cette manière, et qu'il est temps de leur faire succéder la nation. Vous tes de cet avis, je me flatte ?

— Comment donc ! certainement », répondit le banquier en cherchant un moyen honnête de se débarrasser de l'auteur du plan de finance qu'il avait sous les yeux.

— Eh bien, Monsieur, reprit l'autre, si vous êtes, comme j'en suis persuadé, pénétré de la nécessité de fonder le crédit sur le

bien-être du peuple, je vous vois déjà le plus riche capitaliste de l'Europe. Avant peu, nul traité, nul emprunt, ne pourra s'opérer sans votre participation. Vous ferez à votre gré la hausse ou la baisse des effets publics, et tout cela sans que le trésor en souffre. Cela vous sourit-il?

— Il faudrait être bien difficile pour n'être pas content d'un pareil sort! Mais vous n'avez pas prévu, Monsieur, tous les obstacles qui peuvent entraver un si beau projet.

— Opposition, malveillance, difficultés, rivalités, j'ai tout prévu, Monsieur. Vous présumez bien qu'on ne reste pas un an tête à tête avec une idée, sans la retourner dans tous les sens, et qu'avant de la livrer au monde, on l'a déshabillée, redressée et préparée à supporter toutes les attaques de la médiocrité ou de l'envie. Que dis-je, supporter! il faut qu'elle en triomphe sous peine de mort; il faut que cette idée féconde soit armée d'avance contre toutes les objections, et plus encore contre ces demi-sourires, ces haussemens d'épaules dont on gratifie d'abord

tout ce qui a un air de nouveauté. Mais c'est là précisément où mon idée se montre invulnérable : tenez, en voici un exemple. L'autre jour, j'étais dans les bureaux d'un certain ministère ; on y avait déposé la veille le dessin d'une machine à vapeur qui doit aider à soutenir, à cent cinquante pieds de terre, les objets les plus lourds ; sans me faire honneur d'une découverte qui ne m'appartient pas, je venais simplement réclamer l'attention du gouvernement sur les moyens que j'ai trouvés d'adapter la puissance du gaz inflammable aux nécessités et à l'agrément de la vie sociale. Eh bien, lorsque j'entrai, messieurs les employés s'évertuaient en plaisanteries, en prévisions folles, à propos de l'effet que produirait sur nos mœurs cette possibilité de s'élever au-dessus des gens et des choses : ils plaçaient déjà les rez-de-chaussée aux sixièmes étages ; ils créaient des théâtres suspendus, où toutes les pièces iraient aux nues, et où l'aristocratie pouvait seule parvenir ; car les voitures aériennes seraient nécessairement plus chères que les

fiacres, et les enlèvemens seraient aussi plus faciles, les amans riches ayant par ce moyen encore plus d'avantage sur les pères et les maris pauvres. Ils voyaient le budget surchargé à l'article police intérieure du royaume, car le mouchard des rues ou des salons se ferait doublement payer pour son rapport sur les mots dits en l'air ; enfin la satire, la pointe, le calembourg, toute l'artillerie de la bureaucratie était dirigée contre mon projet. Vous croyez qu'intimidé par ce feu roulant, je me suis retiré, abandonnant l'espoir de me faire comprendre par cette troupe de goguenards? pas si dupe vraiment ; je ne les ai quittés qu'après avoir mis une heure à prouver l'excellence d'un projet qui double les moyens d'industrie, et complète l'indépendance de l'homme. Il fallait les voir après la démonstration de....

— Et ils vous ont promis de mettre votre projet sous les yeux du ministre?

— S'ils l'ont promis! ah vraiment, dans leur admiration, je crois qu'ils m'auraient donné leur fortune entière pour le mettre à

exécution ; leur moquerie s'était changée en un enthousiasme tel, qu'ils voulaient, disaient-ils, engager le ministre à proposer aux Chambres de voter dix millions pour réaliser cette belle conception moderne.

— Ah ! je les comprends bien, dit en souriant le banquier ; et sans aucun doute le plan de finance que vous avez eu la bonté de me confier obtiendra le même succès. Croyez, Monsieur, que je me ferai un vrai plaisir de l'étudier et de le recommander à celui qui est assez heureusement placé pour pouvoir seconder et récompenser le génie. »

En disant ces mots, le banquier, ravi du moyen qui lui avait été fourni par le rêveur lui-même dans la feinte approbation des commis du ministère, reconduisit l'auteur du plan jusqu'au dernier salon, et celui-ci prit congé du millionnaire, le cœur plein d'espérance, et l'esprit enivré de sa future gloire.

Oui, le roi de la vie c'est l'homme à projets : avec son levier fantastique, il remue toute l'Europe ; les capacités, les capitaux

sont à lui. Est-ce un plan de finance que son imagination féconde vient de créer? La combinaison en est telle, qu'il peut supprimer les impôts, absorber la dette, tripler les revenus, et consolider à jamais le crédit, en dépit de la guerre et des émeutes. Courbé sur ses cahiers, il chiffre, divise, soustrait, additionne, sans s'apercevoir d'une erreur; c'est toujours un résultat immense, une telle amélioration pour l'État, pour la classe riche et la classe indigente, que la reconnaissance publique doit nécessairement récompenser son génie par un ministère.

C'est là qu'il attend ses détracteurs, ces vieux classiques de la Bourse, qui ne veulent croire à la bonté d'une affaire que lorsqu'ils en ont touché les bénéfices. Ah! qu'il se promet de plaisir à les confondre du haut de son trône administratif? Arriver au pouvoir par les suffrages d'un peuple comblé de ses bienfaits; quel chemin glorieux!.... O rêve enchanteur, que l'égoïsme, le positif des hommes raisonnables, doit prolonger éternellement; car rien ne menace son existence:

les trois cent mille francs qu'il faudrait pour démontrer l'erreur, la fragilité de ce beau plan, nul imprudent ne viendra les offrir ; on ne les accorde pas même aux découvertes utiles ; comment les risquerait-on pour détruire une chimère ? et cette chimère, source de joies intarissables, en enfantera mille autres plus brillantes.

O vous ! grands potentats de la philosophie, vous qui avez consacré tant de veilles à la recherche de la vérité, vous qui prétendez trouver le bonheur dans la sagesse, la gloire, ou l'étude ; avez-vous rencontré un plaisir, un sentiment, dont l'expérience ne vînt tôt ou tard vous désabuser ? Eh bien, l'homme à projets l'a découvert ce trésor moral ; il y puise chaque jour une fortune nouvelle. Quand il veut vous la faire partager, à vous sages financiers, vous riez de sa folie ; toute l'ironie de votre grosse opulence tombe sur le rêveur ambitieux : dédains perdus, il n'en reste pas moins possesseur de tout ce qu'il imagine ; et quand la banqueroute d'un confrère menace d'entraîner la vôtre, quand le

triste avenir se montre à vous dans tout son vrai, que vous rêvez misère sous vos lambris dorés, l'homme à projets, dans sa mansarde, la casquette en tête, les bas déchirés, les pantoufles aux pieds, et l'estomac presque vide, chiffre encore un nouveau plan qui doit l'enrichir de tous les biens que vous craignez de perdre.

OBSERVATION VI.

*

Les deux Mères.

Oh ! les jolis enfans !..... à quelle heure les couche-t-on ?

(*Proverbes de* CARMONTELLE.)

— Nous dînons demain ensemble chez madame Derfeuil, n'est-ce pas? disait le vieux général Saint-Étienne à son aide-de-camp; j'en suis charmé : on dit qu'elle a le meilleur cuisinier de Paris, et puis son mari est un homme si doux, un si bon ami ; je ne crois pas qu'il se soit jamais mis en colère de sa vie.

Google

— Et c'est bien ce que je lui reproche, répondit le capitaine Alphonse B..... ; s'il était un peu moins bon, l'on pourrait dîner chez lui avec plaisir ; mais il n'y a pas moyen.

— Comment, il n'y a pas moyen, dites-vous? et vous m'avez quitté l'autre jour à six heures pour aller dîner chez madame Derfeuil ; vous paraissiez ravi de vous rendre à son invitation.

— Sans doute ; mais je ne savais pas alors à quelle fête je me préparais : ah ! je jure qu'on ne m'y rattrappera plus.

— Cependant madame Derfeuil est aimable, et reçoit bonne compagnie.

— Je ne le nie point ; mais comme on ne peut avoir le plaisir de causer avec elle ni avec ses convives, l'esprit des gens qu'elle réunit est de nulle ressource.

— Qui donc empêche de s'en amuser ?

— Un troupeau d'enfans, plus insupportables les uns que les autres.

— Vous m'étonnez : on dit que les siens sont charmans ?

— Charmans ! ils sont jolis, voilà tout,

reprit le capitaine ; mais quant au charme de leur présence, vous m'en direz des nouvelles.

— Ils vous ont donc bien fait enrager ?

— Au point de me rendre féroce, moi qui aime assez les enfans, et qui ne manque pas de patience.

— Mais ils doivent être encore trop jeunes pour dîner à table : ils vous ont du moins laissé tranquille pendant le repas.

— Ah bien oui ! tranquille ! On ne s'est occupé, pendant le premier service, que des deux aînés, admis à dîner avec leurs parens depuis qu'ils apprennent à lire. Comme ils ont une santé délicate, et qu'ils sont affamés par nature, ils demandent à manger de tout, et pleurent à chaque plat qu'on leur refuse : alors la mère gronde, et le père, ennuyé des cris qui vont en *crescendo*, et voulant la paix à tout prix, remplit l'assiette des enfans de manière à les faire crever d'indigestion. Il s'ensuit une querelle de ménage sur l'inconvénient bien reconnu de céder aux pleurs des enfans : les témoins sont requis de don-

ner leur avis ; ce qui les embarrasse fort, car il faut nécessairement déplaire au père ou à la mère à propos de ces chiens d'enfans qu'on voudrait envoyer au diable.

En qualité de nouvelle connaissance, j'étais placé, à ce fatal dîner, auprès de la maîtresse de la maison ; aussi ai-je reçu la confidence entière de toutes les malices d'*Oscar* et des bons mots de *Cornélie*. J'ai su qu'il fallait bien se garder de prendre l'un par les mêmes moyens que l'autre ; que c'étaient deux caractères diamétralement opposés, malgré la ressemblance qu'offrait à la première vue le visage de ces deux enfans : « La petite a plus de finesse, disait madame Derfeuil ; mais Oscar est plus adroit : il monte déjà à cheval d'une manière étonnante, quel que soit le mouvement de la bascule ; il tire à l'arc, et cela comme un sauvage ; enfin il touche à tout sans rien casser. »

Pendant que j'écoutais ces éloges avec un sourire imbécille, je sentais une petite pluie tomber goutte à goutte sur mes pieds, et je cherchais des yeux ce qui pouvait en être

cause, lorsque j'aperçus une grande tache rouge sur la nappe à côté d'Oscar : c'était lui qui, en voulant prendre du sel, avait répandu son verre plein sur la table; l'eau mêlée de vin coulait tranquillement par la fente d'une allonge. Sur l'observation que j'en fis, un domestique mit une serviette en quatre sur la tache. Je retirai mes jambes pour laisser passer l'averse, et le service se continua comme si de rien n'était.

Après la gronderie obligée en pareille circonstance, il y eut un moment de calme : on en profita pour parler du nouveau ministère. M. de G...., qui arrivait de Saint-Cloud, commença le récit de ce qui s'était passé le matin au conseil; chacun lui prêtait une grande attention, lorsqu'il s'éleva une querelle entre les deux enfans, à propos d'un petit pâté soustrait à Cornélie par Oscar, avec cette adresse qui faisait l'admiration de la famille. Le débat fut accompagné d'injures, de voies de fait, et madame Derfeuil s'épuisait en *voulez-vous bien finir*, sans obtenir la paix des combattans. Enfin un domestique

prit sur lui de remplacer le petit pâté volé par un autre ; et M. de G.... put reprendre la parole. Mais au plus intéressant de sa relation : « Ah, mon Dieu ! elle étrangle, s'écrie madame Derfeuil en se levant pour voler au secours de Cornélie. J'avais tant défendu qu'on lui donnât du poisson : allons vite, un morceau de sucre, de la mie pain, un poireau. » Chacun court pour se procurer le plus vite possible tout ce que demande la mère. Pendant ce temps, l'enfant avale doucement l'arête qui la faisait souffrir, et madame Derfeuil, qui s'est presque évanouie de frayeur, engage ses convives à se remettre à table.

Ce petit drame fini, comme on posait le dernier plat du second service, deux autres petits enfans qui suivaient les gâteaux, entrent avec fracas ; madame Derfeuil prie les convives de se déranger un peu pour leur faire place : elle explique comment il est dans ses principes de ne laisser venir ces derniers enfans qu'à la fin du dîner, parce qu'ils ne mangent point encore de viande, et

que les pauvres petits seraient trop malheureux d'attendre, sans jouer, les entremets sucrés ; et puis, ajoute-t-elle avec une bonne foi risible : « les enfans qui s'ennuient sont toujours à charge ; il faut qu'on s'occupe d'eux sans cesse, et si cela est égal au père et à la mère, cela est souvent désagréable pour les amis. »

J'étais trop bien convaincu de cette vérité, pour ne pas l'approuver ; mais je m'étonnai qu'en la reconnaissant ainsi, madame Derfeuil agît de façon à faire croire qu'elle l'ignorait complétement.

Si les aînés avaient jusqu'à présent troublé le charme du repas, ce fut bien autre chose quand les deux cadets vinrent ajouter leur bruit à celui qui nous étourdissait déjà.

— Je veux être assis, criait l'un ; je veux de la crême », criait l'autre. Quand on les eut servis avant tout le monde, on essaya de se remettre à causer.

— Quoi que vous mangez là, Monsieur ? me dit alors le petit Achille, le dernier de la famille ; quoi vous mangez là ? » Et en ques-

tionnant ainsi, il mettait sa main tout entière dans la crême au chocolat que sa mère venait de m'envoyer.

— Voulez-vous en goûter, mon petit ami? dis-je à l'enfant, dont les cinq doigts étaient empreints sur la crême.

— Non, Monsieur, interrompit madame Derfeuil; je ne veux pas que vous soyez bon à ce point pour lui. C'est fort laid, monsieur Achille, de mettre ainsi la main dans l'assiette de ses voisins; pour vous en punir, vous n'aurez point de crême. »

Alors l'enfant pousse son assiette avec colère, et saute à bas de sa chaise en baragouinant toutes sortes d'injures, heureusement inintelligibles pour tout autre que sa mère. On le croit parti, et l'on s'en félicite; mais voilà qu'au moment où les vins d'élite circulaient, où la gaîté semblait prête à naître, je sens comme un chat qui m'égratigne la jambe, puis une fraicheur subite m'apprend que le petit révolté vient de déposer sur mon bas la portion de crême qui est restée après ses doigts. Jugez de mon humeur : je devais

aller le soir au bal de la cour; j'avais demandé à madame Derfeuil la permission de dîner en uniforme, ainsi j'avais des bas de soie. Ma foi, l'idée de l'effet qu'allait produire cette traînée de chocolat sur ma chaussure me fit perdre patience; j'allongeai un bon coup de pied à l'invulnérable Achille, qui se mit à braire de toute sa force.

— Il se sera heurté contre le pied de la table, dit M. Derfeuil en se baissant et en soulevant la nappe. Que vas-tu faire là-dessous, petit gamin? Allons, viens; est-ce à la tête que tu t'es frappé?

— Eh non! beuglait l'enfant en portant la main derrière lui; c'est un pied.... qui.... m'a....

— Oui, oui; je comprends, c'est le pied de la table; aussi pourquoi vas-tu jouer avec les roulettes : tu ne peux pas rester un moment tranquille. Tiens, prends ce biscuit, et va-t'en dans le salon. »

A la vue du biscuit, la colère d'Achille s'apaise. La mienne s'augmente à la pensée d'être obligé de rentrer chez moi pour chan-

ger de bas ; car il n'était pas possible de dissimuler une tache du genre de celle que je devais avoir.

— Je crois qu'ils ont assez mangé, dit alors M. Derfeuil à sa femme, et que vous ferez bien de les envoyer avec leur bonne. »

Quelle excellente proposition ! et combien je regrettai qu'elle n'eût pas été faite plus tôt.

On sonne la gouvernante. Les voilà partis ; Dieu soit loué !

Mais ils n'ont consenti à s'éloigner que les mains pleines de bonbons ; et nous sommes destinés à en retrouver des traces sur tous les meubles qu'ils vont poisser.

Ne pouvant rien contre ce qui m'arrive, je veux en prendre mon parti, et m'en consoler en faisant un peu ma cour à madame Derfeuil, qui, à part ses défauts, est aimable et jolie : je lui parle d'elle, de l'extrême désir que j'avais depuis long-temps de lui être présenté ; j'invoque le souvenir d'une de mes sœurs qui a été élevée avec elle ; enfin j'attaque son esprit, son cœur, son amour-propre, sans en être un instant écouté.

Ce n'est ni le dédain ni la pruderie qui l'empêchent de me répondre; mais ses oreilles sont entièrement captivées par le bruit qui se fait dans le salon, par la voix de la bonne qui commande vainement l'obéissance, et par celles des enfans qui parlent, chantent ou crient à la fois. L'expression de sa figure change à chaque nature de cris; une inquiétude invincible la domine; elle n'y peut plus tenir, et donne le signal qui doit nous faire lever de table.

— J'en était sûre, dit-elle en entrant dans le salon, quelqu'un pleurait. Que vois-je? du sang! Ah, mon Dieu! Oscar est blessé! » et madame Derfeuil se précipite vers l'enfant, le pose sur ses genoux, et cherche la blessure avec anxiété.

— Ce n'est rien, Madame, dit la gouvernante, ce n'est rien; mais pendant que j'empêchais la petite de mettre le chapeau de cette dame qui dînait avec vous, M. Oscar a pris le ceinturon et le sabre que Monsieur avait déposés dans un coin du salon; il a

Digitized by Google

voulu voir la lame, commander l'exercice, et il s'est échappé.

— En vérité, dit madame Derfeuil en se retournant de mon côté, il y a des gens d'une imprudence impardonnable ; laisser un sabre à la disposition des enfans....

— Je vous affirme, Madame, ai-je répondu, que si j'avais pu me douter du plaisir que je devais avoir de dîner avec vos charmans enfans, je n'aurais pas commis cette imprudence. »

Ravi d'avoir dit ma pensée avec tant de politesse, je me suis empressé de sortir de cette maison, bien décidé à ne me marier de ma vie, pour échapper à la ridicule manie d'imposer à tous l'ennui de ses enfans.

— Vous avez fait là un dîner peu agréable, j'en conviens, dit le général ; mais celui que j'ai fait hier chez madame de Moseville était bien plus pénible pour ceux qui, ainsi que moi, se trouvaient dans le secret de la pauvre maîtresse de maison.

Vous connaissez Moseville, et son amour pour les gens en place : le ministre des af-

Digitized by Google

faires étrangères lui avait promis de venir dîner chez lui, et vous devinez les soins qu'il a dû prendre pour que le ministre ne trouvât chez lui que les gens et les choses qu'il préfère. Tout bien préparé, voici qu'inopinément la coqueluche se déclare dans sa petite famille : ses deux enfans en sont atteints, et la maladie se présente d'une manière alarmante. Madame de Moseville conjure son mari de remettre le dîner à un autre jour, et d'écrire à ses nobles convives la triste raison qui la retient près du lit de ses enfans; mais ses prières, son inquiétude maternelle, rien ne touche M. de Moseville; il prétend qu'une garde intelligente suppléera aux soins de la mère, et qu'elle doit avant tout se conformer aux lois des convenances; qu'il serait fort déplacé de décommander un ministre et deux ambassadeurs pour une maladie si rarement dangereuse.

Accoutumée à obéir, la pauvre mère se résigne en pleurant.

Après avoir passé la nuit et la matinée près de ses enfans, à moitié suffoqués par la fiè-

vre, et par un toux si violente qu'elle menace d'amener des convulsions, madame de Moseville vient se parer pour nous recevoir; elle prend un air souriant pour mieux dissimuler sa peine. On lui demande des nouvelles de ses enfans; elle répond, ainsi que l'a dicté M. de Moseville, qu'ils sont un peu enrhumés, et sa voix, en articulant ce mensonge, est tremblante, ses yeux sont humides de larmes. Un domestique entre, lui remet un billet, elle y jette un regard; alors toute sa personne se ranime, car ce papier contient ces mots : « La fièvre paraît avoir un peu diminué; ils sont plus calmes. Valérie ne pleure plus depuis que nous lui avons fait accroire que Madame était sortie pour aller lui acheter des joujoux. »

Ce message de la gouvernante des enfans rend un peu de sécurité à madame de Moseville. On passe dans la salle à manger; mais le dîner est à peine à moitié, que, s'inquiétant de ne pas recevoir un nouveau message de la garde-malade, la pauvre mère dit tout bas à un de ses gens de monter chez ses en-

fans, et de lui en rapporter des nouvelles.

Le meilleur domestique est par lui-même un être alarmiste. Comme tout le monde, jaloux de produire de l'effet, et n'ayant qu'un petit nombre de moyens pour y parvenir, il cherche ordinairement à en doubler la force, soit en exagérant un malheur vrai, soit en créant une inquiétude par de fausses nouvelles; enfin chacun aime à se voir l'arbitre d'une émotion, et le bon domestique plus qu'un autre.

Celui de madame de Moseville revint avec un air sinistre qui devait la frapper de terreur : ainsi, mettant de côté toute considération, elle interrompt le ministre, qui lui parlait, pour demander à François ce qu'il a à lui apprendre. Alors il répond que le médecin vient de revenir; qu'il a prédit une mauvaise nuit et ordonné des vésicatoires. Il n'y avait dans tout cela aucune raison de se désespérer : mais le ton de François, sa peine à prononcer ce mot de vésicatoires, qu'il regardait, dans ses idées de médecine, comme le remède réservé aux cas les plus graves,

et, par-dessus tout, de certaines réticences qui semblaient trahir un danger imminent, replongèrent madame de Moseville dans un état impossible à décrire : la pauvre femme implorait des yeux son mari, comme pour le conjurer de lui permettre d'abandonner tous ces indifférens, et d'aller rejoindre ses petits malades. Mais M. de Moseville, qui craignait l'émotion qu'aurait pu produire ce regard, avait grand soin de l'éviter; plus le visage de sa femme s'attristait, plus il redoublait de gaîté, ne parlant que de projets de fêtes, s'engageant à la conduire le lendemain à l'Opéra, dans la loge de l'ambassadeur d'Angleterre, acceptant pour elle toutes les invitations qui flattaient sa vanité d'ambitieux. Enfin le supplice de la triste mère était si cruel que j'en eus pitié.

« Prenez le prétexte qui vous conviendra le mieux, dis-je au duc de..... en sortant de table, mais retirez-vous d'ici le plus tôt possible. »

J'avais pris un air diplomatique en prononçant ces mots; j'étais certain de leur effet. Un

quart d'heure après, le duc de...., maudissant le poids des affaires et l'esclavage doré d'un ministre, témoigna les plus vifs regrets de ne pouvoir donner plus de temps à ses plaisirs, et nous montâmes tous deux dans sa voiture pour nous rendre au théâtre Italien.

Je lui dis la raison qui m'avait fait l'engager à quitter madame de Moseville plus tôt qu'il ne le voulait; il me remercia de l'avoir empêché de prolonger la souffrance de cette pauvre mère, et dans son indignation contre le mari assez cruel pour condamner sa femme à un pareil supplice, il s'est bien promis de ne point accorder à M. de Moseville la place qu'il sollicite.

Moi, je ne pus dîner, tant l'état de madame de Moseville me faisait mal à voir! Convenez que madame Derfeuil fait bien mieux que celle-ci en vous assommant de sa maternité.

OBSERVATION VII.

Les Gobe-Mouches.

Pour sa figure, je ne veux point vous en parler; vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut: mais pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est dès plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matière tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

(MOLIÈRE, *Pourceaugnac.*)

LE NOUVELLISTE.

Oui, Monsieur; cela est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Digitized by Google

LE GOBE-MOUCHES.

Vraiment, Monsieur, vous croyez que cette dernière révolution va nous ramener l'âge d'or ?

LE NOUVELLISTE.

Oui, Monsieur. Plus de cour, partant plus de courtisans ; plus d'impôts, partant plus de vexations ; plus de misère, partant plus d'émeutes.

LE GOBE-MOUCHES.

Au fait, je ne vois pas ce qui empêcherait que cela fût ainsi. On n'a pas intérêt à ramener de vieux usages qui rappeleraient de vieux droits, et qui ne peuvent marcher avec les idées nouvelles. Un système d'économie justement vanté doit nécessairement amener la diminution des charges qui pèsent sur le peuple ; et la classe ouvrière sait trop bien que les émeutes sont la mort du commerce.

LE NOUVELLISTE.

Vous comprenez cela à merveille, Monsieur ; et vous pouvez juger par-là de l'état de prospérité où nous marchons.

LE GOBE-MOUCHES.

Pour ce qui est de l'intérieur, je n'en doute pas; mais l'étranger m'inquiète. Entre nous, je soupçonne que les souverains n'aiment jamais bien franchement ceux que les révolutions élèvent au trône en dépit de la légitimité. J'ai lu l'histoire, Monsieur, et l'on ne m'en fait pas accroire sur les résultats de certains événemens.

(On est prié de remarquer cette petite méfiance du gobe-mouches, comme le trait caractéristique, comme l'honnête scrupule d'une conscience accoutumée à tout croire. C'est à la faveur d'un léger doute qu'il acquiert le droit d'être persuadé, et l'assurance de ne pouvoir être dupe.)

LE NOUVELLISTE.

L'histoire est remplie de révolutions, d'usurpations plus triomphantes les unes que les autres; et dans ce siècle des lumières, où les peuples choisissent eux-mêmes leurs autorités gouvernementales, vous présumez bien, Monsieur, qu'elles seront de nature à

maintenir l'ordre au-dedans et la paix au-dehors. Que faut-il pour cela? Appeler à soi toutes les capacités du royaume, les attirer par l'espoir d'améliorer le sort du pays, leur parler au nom des intérêts de la patrie, et non pas en faveur de ceux d'une famille privilégiée, toujours assez riche, puisqu'elle règne.

LE GOBE-MOUCHES.

C'est cela, Monsieur ; vous avez dit le grand mot : attirer les capacités, c'est le plus grand moyen de succès. Mettez un Colbert aux finances, un Fénelon à l'instruction publique, et un Napoléon sur le trône... je me trompe, un Napoléon à la guerre, et vous verrez comme tout ira! Avant une année, la France aura reconquis tout ce qu'elle a perdu. Au reste, je suis tenté de croire que ce système est celui pour lequel on se décide; car mon frère, l'auteur du dernier vaudeville, vient d'être nommé sous-préfet.

LE NOUVELLISTE.

Vous en verrez bien d'autres, Monsieur.

D'abord la loi électorale va être refaite, pour donner plus d'essor au vœu national : vous ne verrez plus d'influence ministérielle, plus d'intrigues préfectorales ; ce sera le vote pur et simple du paysan, du bourgeois, en faveur du citoyen le plus éclairé et le plus considéré de toute sa province.

LE GOBE-MOUCHES.

Voilà comme on forme une chambre imposante, où la haine des différens partis s'immole au bonheur général, où l'éloquence est libre, où la presse vient puiser ses moyens d'asseoir l'opinion d'une majorité puissante et désintéressée. Avec de semblables mandataires, choisis par la partie saine de la nation, on ne craint pas de voir se renouveler les scènes indécentes d'une discussion injurieuse, ces poings montrés, ces épaules soulevées, ces démentis mortels qui ne blessent personne, enfin tout le scandale qui a trop souvent déshonoré la représentation nationale.

LE NOUVELLISTE.

Il est certain qu'une bonne législation fai-

sant les bons ministres, vous aurez les meilleurs du monde.

LE GOBE-MOUCHES.

Tant mieux : car nous en avons assez de ces messieurs à coups d'État, à fournées de pairs et à budgets enflés.

LE NOUVELLISTE.

Vous êtes bien sûr de n'en plus avoir, puisqu'on a fait la révolution tout exprès pour vous en délivrer.

LE GOBE-MOUCHES.

Il est vrai que ce serait cruellement absurde d'avoir fait tuer tant de gens pour revoir les mêmes choses.

LE NOUVELLISTE.

Comment voulez-vous donc que cela soit ? Le seul bon sens vous dit que les mêmes fautes amèneraient les mêmes résultats, et qu'il y va de l'intérêt de tous de n'y pas retomber.

LE GOBE-MOUCHES.

Ainsi les pauvres contribuables n'auront

plus à payer des millions pour soutenir une cour fastueuse?

LE NOUVELLISTE.

Comment donc! tout ce qu'ils donneront tournera au profit des arts, aidera à secourir la veuve et l'orphelin du brave militaire, du savant que la passion d'une recherche antique ou d'une découverte utile empêche de songer à l'existence de sa famille; et tous ceux qui auront servi la patrie d'une manière quelconque, soit pour son bonheur ou sa gloire, s'endormiront tranquilles dans la nuit du tombeau, en léguant leurs enfans à la reconnaissance d'un gouvernement juste et noble.

LE GOBE-MOUCHES.

Ma foi, Monsieur, ce que vous m'apprenez là me fait grand plaisir; car j'avais peur, à ne vous rien cacher, de voir ce nouvel état de choses créer de nouvelles vanités sans détruire les anciennes. J'entends dire à de certaines personnes : La duchesse de *** ne va plus à la cour; mais on ne dépense pas moins pour y faire danser madame Potasse;

et peut-être valait-il mieux laisser le luxe et les grands airs où ils étaient que de les avoir portés dans une classe où ils sont plus dangereux et plus ridicules.

LE NOUVELLISTE.

Monsieur, il faut être populaire avant tout.

LE GOBE-MOUCHES.

C'est bien ce que je pense.

LE NOUVELLISTE.

Quant au luxe des cours, il est le soutien du commerce, et plus on reçoit de marchands, plus il faut se parer de leurs marchandises : d'ailleurs, il est indispensable de se montrer dignement aux yeux de l'étranger.

LE GOBE-MOUCHES.

Ah, oui ! l'étranger, c'est le point essentiel : croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y a des gens qui prétendent.....

LE NOUVELLISTE.

Des malveillans, des brouillons politiques, qui ne sont jamais contens : qu'on fasse la

paix ou la guerre, ces gens-là sont toujours du parti qu'on ne prend pas. Eh bien, Monsieur, quand vous en rencontrerez, dites-leur que toutes les puissances nous reconnaissent, nous approuvent et nous aiment; que chaque jour amène de nouveaux courriers chargés d'assurances d'amitié sincère, pour nous et les nôtres; que les différens partis qui pouvaient troubler la France sont entièrement découragés, qu'il n'y a plus à les craindre; que le commerce reprend mieux que jamais; qu'on n'entend plus parler de banqueroutes, de vols, d'assassinats, de duels; que les hôtels garnis sont pleins d'étrangers qu'attirent déjà nos fêtes; qu'il n'y a plus d'écriteaux aux portes, plus d'appartemens à louer, plus d'inquiétude, plus de misère, et qu'excepté eux, tout le monde est content.

LE GOBE-MOUCHES.

Je n'y manquerai point, Monsieur : on est trop heureux d'avoir à propager de si bonnes nouvelles.

LE NOUVELLISTE.

Vous savez sans doute la meilleure, celle dont on parle aujourd'hui ?

LE GOBE-MOUCHES.

Non ; je sors de chez moi, je n'ai encore rien appris.

LE NOUVELLISTE.

Quoi ! vous ne savez pas que, par la vertu d'un dernier protocole, nous reprenons nos anciennes frontières ?...

LE GOBE-MOUCHES.

Bah ! vraiment ?

LE NOUVELLISTE.

Cela m'a été dit par quelqu'un qui est mieux placé qu'un autre pour le savoir.

LE GOBE-MOUCHES.

Eh bien ! cela ne m'étonne pas, Monsieur; j'ai toujours pensé que nous finirions par là. Combien je vous remercie de m'avoir dit cette grande nouvelle ! Je vais de ce pas à la Bourse en essayer l'effet ; je vous remercie

d'avance du plaisir et de l'argent qu'elle va me rapporter. »

Et le cœur plein d'une joie imbécile, le Gobe-Mouches va répéter ce qu'il vient d'entendre; mais il est arrivé trop tard pour spéculer, la Bourse va fermer; c'est qu'en route il s'est arrêté au groupe qui se forme chaque matin à la porte du café Tortoni; on y raconte plusieurs faits peu probables. On parlait de l'ex-dey d'Alger pour remplacer certain roi du Nord. On donnait le Portugal à l'Angleterre, la Lombardie à la France; on disposait du beau temple de la Magdeleine en faveur d'une divinité mythologique; on prétendait avoir trouvé le moyen de rendre au théâtre français son ancienne splendeur, et le brave Gobe-Mouches, écoutant tout cela comme parole d'Évangile, avait perdu ou employé son temps à s'en réjouir.

Une seule chose avait troublé son *bien-aise*, c'était la voix des crieurs des rues, beuglant à tue-tête un événement sinistre qui ne s'est point vérifié depuis. Mais, pour le Gobe-Mouches, tout ce qui s'imprime et se

7.

vend, ne fût-ce que pour un sou, acquiert un degré d'authenticité qui ne lui permet aucun doute. Sans ce léger inconvénient, tout serait plaisir pour lui, car son caractère le porte naturellement vers ceux qui flattent pour duper, et c'est dans l'enchaînement continuel des histoires les plus absurdes, des promesses les plus illusoires, qu'il passe sa vie inutile, espérant toujours la place qu'on ne lui donne pas, et le bien-être qui n'arrive jamais.

Entre-t-il dans un salon? il est sûr d'y produire de l'effet, car il est toujours muni d'une ou deux nouvelles à renverser d'étonnement. Celle de la veille devrait peut-être rendre moins empressé à croire celle du lendemain; mais non, il y a dans la bonne foi du Gobe-Mouches quelque chose qui triomphe de l'expérience; on se laisse aller à l'impression qu'il reçoit de son propre récit. Cependant on sait que, dans son empressement de croire, il n'attend pas toujours la fin d'une aventure pour aller la colporter; qu'il entend parfois tout de travers la nou-

velle qu'on débite, et qu'il la transmet de même. N'importe, il a toujours l'avantage de jeter un fait dans une conversation qui se traînait avec peine. La maîtresse de maison, qui ne savait plus comment la soutenir, accepte avec ravissement ce fait absurde qui rend la vie à son salon ; elle l'adopte, le commente, et devient le plus ardent complice des impostures innocentes du Gobe-Mouches. Quel plaisir pour lui! les discussions renaissent, les tête-à-tête sont interrompus, les bâillemens ont cessé ; on se ranime, on cause, on rit, on se querelle, et cette résurrection est son ouvrage : chaque jour ramène pour lui de semblables succès.

OBSERVATION VIII.

*

Des Sceptiques de Café.

Armand de P..... vient de me soutenir que le Roi était mort ; le duc de C..... prétend qu'il ne l'est pas : quant à moi, je ne crois ni l'un ni l'autre.

(*Mémoires d'un Émigré.*)

Après avoir traité du gobe-mouches, nous ne pouvons garder le silence sur cette secte non moins ridicule, dont la finesse prétend tout deviner, et pour qui l'évidence n'est qu'un être fantastique. On en reconnaît les chefs à ces mots sacramentels : *Vous croyez cela, vous autres ? vous donnez là-dedans ?* Ils ont aussi un sourire particulier, un

regard négatif, qui répond à tout le même adage : *Vous croyez cela, vous autres? vous donnez là-dedans?*

On leur parle du danger de braver l'opinion, des malheurs qui pourraient advenir de mesures prises sans réflexion, pour satisfaire l'orgueil irrité de quelques ministres ou la rancune de quelques prêtres ambitieux; on leur répète que le peuple est au moment de se révolter.

« Quel conte! disent-ils. Le peuple, qui avait vu sans bouger les échafauds des réactions, le retour des livrées, le présent d'un milliard, prendrait fait et cause pour quelques journaux, et se ferait mitrailler, lui qui ne sait pas lire, pour la liberté de la presse! Quelle folie! et comment une tête raisonnable peut-elle accueillir de semblables rêveries? Choisir le moment où la conquête la plus importante vient d'illustrer un règne pour renverser la dynastie? Et vous croyez cela, vous?

— Oui, je le crois; et je m'en afflige d'autant plus, que je crois aussi qu'avec plus

de prudence on pouvait éviter ce malheur; car quel plus grand malheur que de voir le sang couler dans les rues de Paris, et d'avoir à pleurer également la mort des vaincus et des vainqueurs!

— Pauvre badaud! c'est votre femme, n'est-ce pas, qui vous montre toutes ces visions? Renvoyez-la donc à sa quenouille, et défendez-lui de se mêler de politique. »

« Eh bien, lui dit-on un autre jour, vous savez la nouvelle? Varsovie est prise; on massacre les Polonais, leur ruine est complète.

— Oui, à la Bourse, répond-il, pour ruiner aussi les joueurs à la baisse; car la rente est aristocrate, et se relève avec les rois. Nous avons le secret de toutes ces nouvelles. Quand vous aurez vécu comme moi avec les gens du métier, on ne vous prendra plus à ces piéges grossiers. Allez, Varsovie n'est pas plus prise qu'elle n'était sauvée le jour où....

—Le diable emporte cet homme qui s'obstine à ne jamais rien croire! » s'écrièrent à la fois ceux qui l'écoutaient nier depuis une heure.

Eh bien, c'est à ce ridicule, l'un des plus impatientans de tous, nous en convenons, que le sceptique de café vient récemment de devoir la vie.

Un soir de ce dernier printemps, pendant qu'il faisait paisiblement sa partie de dominos au café Valois, entre un petit verre d'anisette et le *Messager des Chambres*, il voit entrer un jeune apprenti *Sangrado*, l'œil brillant, le front rayonnant d'espérance, enfin avec l'attitude fière d'un homme qui se promet d'étonner bientôt le monde par ses prouesses.

A la manière audacieuse dont il venait de pousser la porte en la refermant, l'habitué, le rentier, le politique, le grognard, le *loustic*, le musard et le mouchard obligé, qui composent ordinairement le fond d'un public de café, se retournèrent vivement comme pour s'informer de ce qu'il y avait de nouveau; car un homme dépourvu de nouvelles n'aurait jamais osé se permettre une entrée si bruyante.

« Ah! ah! dit le questionneur par excellence, monsieur Granier sait quelque chose;

il va nous en faire part, j'espère. S'il faut en croire son air guilleret, c'est du bon qu'il nous apporte. Le ministère serait-il changé?

— Je n'en sais rien, vraiment, et ne m'en inquiète guère; nous allons avoir bien autre chose à penser! »

A ces mots, les parties de dominos s'interrompent, et tous les yeux se tournent vers le jeune docteur.

« Encore une émeute dans le quartier des Écoles, je gage; nous allons entendre le rappel.

— Enfin il est arrivé! s'écria M. Granier sans daigner répondre au questionneur; nous alons savoir à quoi nous en tenir sur toutes les fables qu'on débite à son sujet, et nous verrons si l'ennemi est si difficile à vaincre.

— Ah! nous avons donc la guerre avec la Prusse? dit le badaud.

— Il s'agit bien d'une autre puissance, ma foi! elle a déjà mis à mort un dixième de l'Europe; mais nous l'attendons de pied ferme; il y a ici des gens qui en savent assez pour la dompter. Si vous aviez pu voir l'effet qu'a produit

dans notre école la nouvelle de son arrivée ; c'était un vrai délire.

— Mais qui donc est arrivé ? s'écrièrent plusieurs voix avec l'accent d'une vive impatience.

— Eh parbleu ! le choléra-morbus, répondit Granier.

— Le choléra-morbus ! répétèrent-ils d'un air consterné.

— Oui, vous dis-je, le choléra asiatique avec tous ses symptômes, ses paroxysmes et sa catalepsie foudroyante. J'en viens de voir deux cas à l'Hôtel-Dieu, mais je n'ai pu les examiner à mon aise. A tout seigneur tout honneur : les rois de la faculté étaient là, ils se sont emparés, comme de juste, des malades.

— Pour les sauver, sans doute ?

— Bah ! ils étaient morts avant qu'on ait pu seulement les questionner sur ce qu'ils souffraient. Messieurs les docteurs se sont mis aussitôt à l'ouvrage, en regrettant de ne pouvoir opérer devant la foule d'étudians qui assiégeait les salles et même les portes

de l'hospice ; mais nous prendrons notre revanche : les nouveaux cas qui doivent nous arriver demain donneront à la science tous les moyens de s'éclairer, et de décider surtout la grande question de l'épidémie, pour mieux dire de la contagion.

— Eh bien ! c'est à vous à jouer », dit le sceptique à son adversaire ; mais le pauvre homme, accablé sous le poids de la sinistre nouvelle, était hors d'état de s'intéresser à la partie commencée : les dominos, rangés sur la paume de sa main, venaient de retomber pêle-mêle sur la table ; déjà le frisson de la peur faisait trembler ses membres. La description de l'affreuse agonie, faite avec amour par le jeune médecin, avait jeté la terreur dans l'âme de tout le monde.

— Êtes-vous fous, de vous laisser abattre ainsi par le tableau romanesque de ce jeune fanatique ? Ne voyez-vous pas que la passion de son art lui fait voir, comme font toutes les passions, ce qu'il désire. Dieu me garde de l'accuser d'un vœu inhumain : je sais qu'en désirant l'apparition du fléau, il croit avoir

trouvé un moyen de le combattre ; mais il n'en est pas moins aveuglé par sa philanthropie. Dans tous les états, chacun aime la puissance ; et comme les épidémies livrent de droit le monde aux médecins, ils en voient partout, comme Perrin-Dandin voit des procès. Il meurt chaque jour, dans nos hôpitaux, de pauvres diables qui sont de toutes les couleurs, et qu'on n'a jamais pensé à traiter de cholériques. Attendez donc, pour vous abandonner à la terreur, que les rues soient désertes, les maisons en deuil, les spectacles fermés ; et croyez que tant que chacun s'occupera des Chambres et de la Bourse, il n'y aura point de fléau à craindre. »

En effet, notre bon sceptique, appuyé sur ce raisonnement, a passé tout le temps que la maladie a dévasté Paris dans la sécurité la plus parfaite : convaincu de la non-existence de la maladie, mettant toutes les morts sur le compte de l'ignorance des médecins, il n'a rien changé à son régime, et par cela même il a conservé sa santé dans un parfait équilibre.

Lui apprenait-on la fin subite d'une famille entière ;

« Je n'en suis pas fort étonné, disait-il ; ces gens-là avaient de père en fils le sang en mauvais état. »

Était-ce une jeune mère enlevée en trois heures à ses enfans, on l'avait mal soignée dans sa dernière couche ; était-ce une jeune fille ravie au bonheur de son âge, ses parens la menaient trop souvent au bal, on avait excité chez elle une inflammation de poitrine ; enfin, il trouvait à tout une raison pour douter du vrai.

Bienfaisant ridicule, qui a préservé sa nature grêle et maladive des accidens inhérens à l'inquiétude, et qui le dispense chaque jour de s'affliger à la lecture des petits faits de nos grands hommes.

Digitized by Google

OBSERVATION IX.

*

Du Ridicule appliqué à la Politique.

.... Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend; surtout de pouvoir au delà de ses forces; avoir toujours pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux; jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions et pensionner des traîtres; amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets; voilà toute la politique, ou je meure!

(Beaumarchais, *Mariage de Figaro*, acte III.)

Quoi de plus ridicule que l'inconséquence,

l'importance et l'hypocrisie des intérêts sous le masque du patriotisme ? Quoi de plus risible qu'une médiocrité parvenue au pouvoir ; qu'un orateur ministre qui se bat les flancs pour prouver à une majorité flottante qu'elle doit lui accorder cette année le même budget contre lequel il a tant parlé l'année précédente ? Quel nom donnerez-vous à ce bon député, encore tout ému des sermens qui lui ont acquis les voix de tous les libéraux de son département ! à ce naïf patriote qui se laisse entraîner par le charme d'un dîner ministériel à voter contre la foi jurée, et cela dans la ferme croyance que sa religion politique vient d'être éclairée par l'éloquence d'un avocat à portefeuille ? Que dire de ce franc révolutionnaire qu'une émeute a fait un personnage, et qui parle de sévir aujourd'hui contre tout ce qui pense à troubler l'ordre idéal de son gouvernement éphémère ; et de cet ancien défenseur de la presse, qui signe chaque jour des mandats de saisie contre les écrivains du parti dont il n'est plus ; et de cette classe de mécontens, tou-

jours mécontens, quels que soient les dynasties, les gouvernemens, les succès ou les revers, et toujours heureux d'être mécontens?

Tous ces gens-là sont ridicules, et nous n'avons pas la prétention de chercher à démontrer une vérité si commune; ce que nous voulons prouver, c'est qu'à leurs seuls ridicules ils doivent tous les avantages de leur position.

En temps de troubles, lorsque tout change, que devient l'homme fidèle à ses principes? Un boudeur inutile, qui va se confiner dans quelque vieux château, s'il est de la classe châtelaine, ou dans quelque réduit champêtre, s'il appartient à celle des philosophes. Résigné à tout, plutôt qu'à se mêler aux intrigues qui surgissent de toutes parts à chaque révolution, il leur abandonne sans combat le terrain, et va condamner à la rouille qui ronge les meilleurs instrumens dont on ne se sert pas, les talens, la capacité, si nécessaires aux améliorations comme au rétablissement de l'ordre. Ce crime de lèse-nation, c'est la crainte de paraître ridicule

qui l'en rend coupable. Tant d'hommes de mérite frémissent à la seule idée de voir leurs innocentes manies, leurs petits travers domestiques, dénoncés en termes burlesques dans quelque petit journal, ou exécutés en effigie dans le recueil amusant de la caricature. On saura qu'ils ont fait autrefois de mauvais vers; que leur femme n'est pas jolie; qu'ils ont un peu trop aimé la république, l'empire ou la légitimité : le beau malheur! C'est pourtant à ces considérations puériles qu'ils sacrifient le crédit, la fortune, la puissance, et, plus que tout cela, le bien qu'ils pouvaient faire.

A mérite même inégal, reconnaissez l'avantage de celui pour qui le passé est sans souvenirs, et le présent un abîme de joie où viennent s'engloutir les scrupules, les remords, s'il y a lieu, et jusqu'aux craintes de l'avenir. Avec quelle heureuse audace cet homme, dégagé des petits liens qui entravent la marche du génie, se livre-t-il aux destructions, créations, réactions, démissions, nominations, enfin à toutes les amé-

liorations qui doivent lui être profitables. On murmure tout haut de sa politique industrielle, de ses coups d'état fantastiques ; quelques feuilles restées indépendantes l'accablent d'épigrammes : il laisse dire, il laisse lire, il laisse rire, et, nouveau dieu du jour, il poursuit sa carrière en versant sur ses obscurs blasphémateurs un torrent d'ordonnances.

— En connaissez-vous de plus ridicule? se demandent entre eux les administrés, qui sont depuis une heure à la file un jour de réception.

— Ma foi, non ! celui-là l'emporte sur tous ceux qu'on nous a donnés jusqu'à présent ; et, sans la crainte de voir mon frère perdre sa place, certes, rien ne m'aurait déterminé à faire une visite à un semblable original ; mais que voulez-vous, il a droit de vie et de mort sur ma famille ; une destitution mettrait mon frère et tous ses enfans dans la misère : il faut me résigner.

— Voilà justement mon histoire, dit l'autre : j'ai sur les bras un grand diable de

neveu dont je ne sais que faire ; il n'a jamais voulu s'astreindre à aucune étude sérieuse ; les plaisirs de Paris lui tournent la tête et le ruinent : je veux le reléguer pendant quelques années en province, et j'ai demandé pour lui la sous-préfecture de L.... C'est une jolie petite ville, un peu turbulente, mais du reste fort agréable à habiter.

— Non pas les jours d'émeutes, je pense, surtout pour un pauvre sous-préfet ; voyez plutôt M. D....

— Peu m'importe, reprit l'oncle solliciteur, ce sont ses affaires : une fois nommé, il fera comme les autres. »

Effectivement, il a fait comme les autres. Il s'est chamaillé avec plusieurs autorités de son département ; on l'a dénoncé, il s'est défendu tant bien que mal ; on s'est moqué de sa prose, de son habit brodé, de ses grands airs, de son petit esprit ; et de moqueries en moqueries, il est parvenu à l'une des plus belles préfectures de France.

Ah ! s'il est vrai que la malice humaine, cette hyène des déserts du monde, demande

une proie, combien ne doit-on pas s'empresser de la rassasier en lui offrant à dévorer quelques bons ridicules! Ce léger sacrifice accordé à sa gloutonnerie, on voyage sans crainte, sans obstacle dans le vaste champ de l'ambition; et si, déjà pourvu en ce genre, vous pouvez lui offrir de plus quelque tic invétéré, quelque infirmité risible, c'est alors que votre fortune n'a plus de bornes.

Ravi de pouvoir vous appeler sourd, boiteux, bancal ou borgne, le peuple des envieux, des badauds goguenards, vous laissera monter sur ses épaules, s'il le faut, pour atteindre au but le plus élevé. Vous pourrez mener l'Europe du coin de votre table de wisk, disposer des trônes et des portefeuilles, des places, et partant des consciences; on citera votre esprit, vos bons mots, on vous en prêtera même; vous passerez pour le protecteur des beaux esprits, le séducteur des jeunes femmes, le modèle des ministres. Ce bon peuple, tout au plaisir de faire des quolibets sur votre manière de marcher, vous laissera parcourir la plus longue carrière

galante et politique. Enfin il vous livrera ses destins, à la seule condition de lui fournir toujours de quoi se moquer et médire.

Vous que le noble feu de l'ambition consume, dites-nous quels talens, quelles vertus, quels dévouemens sublimes, ont jamais tant obtenu de la reconnaissance des peuples!

Digitized by Google

OBSERVATION X.

*

Des vieilles Filles.

C'est après les erreurs où la jeunesse engage,
Vers trente ans, c'est-à-dire environ à mon âge,
Lorsqu'on est de retour des vains amusemens
Qui détournent l'esprit des vrais attachemens,
C'est alors qu'on peut faire un choix en assurance;
Et c'est là proprement l'âge de la constance:
Un esprit jusque-là n'est pas bien arrêté;
Et les cœurs pour aimer ont leur maturité.
(Quinault, *la Mère coquette*, acte iv.)

De toutes les conditions humaines la mieux en possession de la pitié moqueuse du monde, c'est celle d'une vieille fille. Est-elle encore

Digitized by Google

jolie, la médisance ne tarit point sur son compte; est-elle laide, on trouve tout simple que personne n'en ait voulu; sa conversation est-elle enjouée, elle paraît trop leste; est-elle sérieuse, on la trouve pédante; fait-elle quelques frais pour paraître agréable, c'est la rage de se faire épouser qui l'anime; n'en fait-elle aucun, sa présence est ennuyeuse, on la fuit. On fait des paris à côté d'elle sur sa virginité, on tend des piéges à son expérience; enfin, c'est un objet continuel de dédains ou de plaisanteries.

Ce cruel destin, auquel sont condamnées tant de filles sans dot, voulez-vous y échapper, vous que la pauvreté menace de l'indifférence des hommes? soyez ridicules.

Avez-vous passé l'âge de l'espérance? établissez-vous dans votre désespoir, tranchez de la femme: sortez seule, rentrez tard, dites ce qui vous passe par la tête, en dépit des mots hasardés qui peuvent échapper à votre vieille innocence. Sont-ils un peu trop hardis; eh bien, tant mieux! on aime tout ce qui fait rire, et puis cette naïve gaîté

détruit la contrainte insupportable qu'impose si souvent l'ignorance plus qu'incertaine de la plupart des vieilles filles.

Pour mieux rassurer sur votre renonciation à tous projets de mariage, affublez-vous de quelques-uns de ces chapeaux à plumes rouges, dont l'éclat fait mal aux yeux; ne craignez pas de le porter avec une robe couleur de rose, une écharpe lilas: c'est au burlesque de votre parure que vous devrez l'attention des hommes et l'indulgence des femmes; sûres de pouvoir se moquer avec eux de votre tournure, elles leur permettront de causer avec vous, et vous serez moins abandonnée qu'elles. Qui sait même si, dans le nombre de ceux à qui vous aurez répété cent fois que vous aviez horreur du mariage, que la seule idée d'avoir un enfant vous faisait frémir; qui sait, dis-je, si parmi vos railleurs eux-mêmes, il ne se trouvera pas un taquin qui voudra vous contrarier, et triompher de votre antipathie matrimoniale!

Il est une autre espèce de vieilles filles qui échappent au malheur par l'illusion. Celle-là

est la plus ridicule, et partant la plus heureuse. Elle a trente-cinq ans, n'a jamais quitté sa mère, ni renoncé à aucune des habitudes de sa jeunesse : elle tient les yeux baissés, et ne répond que lorsqu'on l'interroge ; son front se colore au moindre récit amoureux ; apporte-t-on le billet qui fait part de l'accouchement d'une amie de sa mère, elle se trouble, rougit, et mourrait plutôt que de demander des nouvelles de l'enfant.

Sa mère va-t-elle dans le monde, elle ne la quitte point, et se place à table à côté d'elle, de peur de s'exposer à écouter le plus petit mot que sa mère ne pourrait entendre : l'invite-t-on à danser, elle n'accepte qu'après en avoir demandé la permission ; glissant sur le parquet sans oser s'élever, elle conserve son attitude pudique jusque dans le désordre du galop ; puis, quand le danseur novice qui l'avait priée à défaut d'aucune autre, la ramène à sa place, elle montre la plus touchante confusion en traversant ainsi tout le salon au bras d'un jeune homme.

Vingt ans se sont écoulés depuis qu'on lui

a dit pour la première fois qu'elle était jolie ; elle croit que c'est hier, tant l'uniformité de sa vie en marque peu les jours. Ce sont toujours les mêmes occupations ; elle a conservé tous ses maîtres. Elle prend ses leçons de chant, de piano, de dessin, d'italien et d'anglais comme en sortant de pension, voilà pour la matinée. Avant dîner, elle met sa robe à la vierge, son petit tablier de taffetas ; s'il vient du monde le soir, elle chante une ou deux romances en tremblant comme une pensionnaire ; puis on montre ses aquarelles aux derniers venus dans la maison ; car on pense bien que les amis qui les admirent depuis vingt ans en ont une idée suffisante. Elle reçoit les complimens avec un embarras modeste, qui s'augmente à chaque exclamation du nouveau présenté ; car c'est sur lui qu'elle vient de placer ses idées d'avenir, et ces chastes émotions qu'elle transmet depuis si long-temps d'un jeune homme à un autre. L'événement a déjà cent fois trompé son attente ; son cœur n'en est pas découragé. Le lendemain détruit le regret de la veille ;

ainsi bercée par le charme d'une illusion sans cesse renaissante, elle arrive à la vieillesse sans avoir souffert du célibat.

La vieille fille de province, moins intéressante que celle-ci, a des jouissances inconnues de la célibataire des grandes villes. Sa domination ne peut se comparer qu'à celle des abesses. Recueillie par l'aîné de ses frères, par celui qui tient le rang de chef de famille, elle commence par chercher à se rendre utile dans la maison : elle fait les confitures, surveille la lessive, et travaille à la layette des enfans. Mais son ambition ne s'en tient pas là ; elle rêve une autorité sans bornes sur tous les domestiques de la maison, et profite du premier moment où sa belle-sœur écoute la déclaration d'un jeune voyageur pour s'emparer des clefs du linge et des provisions. Munie de ce trésor, elle commande en reine : pas un morceau de sucre, pas une serviette ne se distribue sans son ordre ; c'est elle qui gronde les enfans, qui renvoie les domestiques, qui invite les voisins ou les brouille avec son frère. Est-elle mécontente

des gens qu'il amène, elle leur fait faire un dîner détestable ; se trouve-t-il parmi ceux qui sont recommandés à son frère un homme sur lequel elle puisse fonder quelque espérance, on ne manque de rien ; le dessert est au complet, et les assiettes montées sont garnies de bonbons à devises qui peuvent au besoin servir d'aveux. La joie d'un bon repas commence à gagner les convives ; la vieille fille entend vanter ses fruits confits et sa marmelade ; elle prend un air modeste pour répondre aux complimens que lui en fait celui pour qui elle minaude ; mais quel son barbare a frappé son oreille ! « En vérité, ta femme n'en fait pas de meilleurs », lui dit un ami.

Sa femme ! ô découverte affreuse ! « Il est marié, pense-t-elle avec rage ; eh bien, qu'il aille prendre son café chez sa femme, il n'en aura pas ici. »

En effet, l'eau n'est pas assez chaude, la cafetière filtre mal, enfin le café n'est pas prenable. En vain le maître de la maison s'en plaint ; on ne l'écoute pas. C'est à mademoi-

selle Dorothée qu'on répond ; c'est elle qui défend d'allumer le billard, de préparer les tables de jeux, de peur de retenir et d'amuser les convives ; et chacun lui cède, car elle a un entêtement despotique.

Nous avons encore la vieille fille dont la passion, toujours désappointée, a tourné à la politique : son opinion, acerbe dans sa forme, amère en ses discours, dépend toujours des opinions du dernier homme qui n'a pas voulu l'épouser ; était-ce un jeune libertin, elle est dévote ; un libéral, elle est ultra ; un vieux marquis, elle se fait jacobine. Dans toutes ces conditions, son intolérance est la même. Elle veut qu'on destitue tous ceux qui ne vont pas à confesse, qu'on mette en prison tous les journalistes, ou qu'on détrône tous les rois. La dernière de ces fureurs est la plus comique, parce qu'elle s'étend jusqu'au plus petit gentilhomme. Elle accuse la caste entière de tous les maux qui ont depuis tant d'années affligé la France ; oubliant tous les frais qu'elle a faits pour se concilier l'amour d'un marquis, elle se pare d'une haine

native contre tout ce qui a porté un titre; ceux fondés sous l'empire trouvent seuls grâce à ses yeux, car elle n'a point encore été délaissée par de vieilles moustaches : ces messieurs-là ne s'adressent guère qu'aux jeunes et jolies femmes.

A l'affût des nouvelles, elle colporte de maison en maison celle qui doit le plus contrarier les sentimens ou les intérêts des opposans à sa dernière opinion; entremêlant ses récits de légères personnalités pour les rendre plus piquans, elle se fait craindre, détester, mais elle échappe du moins à cette implacable ennemie des vieilles filles, à l'indifférence.

Sa vie, que l'inutilité devait condamner à l'ennui, est semée d'agitations, de tracasseries, de petits triomphes, dont sa malice fait des plaisirs. Elle est toujours là pour jouir des humiliations du parti qui succombe, et dit, avec l'accent d'une fausse pitié : « Hélas! je l'avais bien prévu », à chaque événement qui flatte sa politique vindicative; enfin, elle donne à la haine tout ce qu'elle

n'a pu dépenser en amour; c'est vivre encore; et comme son talent de médire l'oblige à tout savoir, on l'invite comme on s'abonne à un petit journal qui dit du mal de beaucoup de monde.

La dernière espèce de vieilles filles et la meilleure, il faut l'avouer, est à peine ridicule; mais aussi son bonheur n'est pas de ce monde. Tout aux intérêts d'autrui, celle-là se consacre aux soins qu'exige une vieille mère, un parent, une amie. A-t-elle une sœur belle, et qui aime à briller, elle immole ses jours, son avenir, au bonheur de cette sœur chérie; elle élève ses neveux; et si la dissipation de leur mère nuit à leur fortune, elle les dote de la sienne. On ne peut la flatter, lui plaire, qu'en louant ou en aimant sa sœur et ses neveux : elle n'a jamais dit le mot *moi* de sa vie; son orgueil, sa sensibilité, sa coquetterie, ses succès, « elle a tout placé chez Adèle », chez cette aimable sœur, qui semble l'avoir devancée de deux années dans ce monde pour être le premier, l'unique sentiment qu'elle doit éprouver. L'humeur, la

jalousie, n'ont jamais altéré cette communauté de cœurs où l'un donne tout et l'autre quelque chose; car lorsqu'une femme a payé sa dette à l'amour, à la maternité, que lui reste-t-il pour l'amitié?

N'importe, cette affection secondaire suffit pour alimenter le dévouement de son existence entière. D'abord, on médit d'un si parfait détachement de soi-même, on irait jusqu'à le calomnier, s'il n'était justifié par le respect qu'il inspire; mais ce qui est bien a cela de bon qu'on ne peut en médire longtemps. Aussi la conscience du vrai agit en dépit de tout; et, si elle force quelquefois à mépriser ce qu'on aime, elle conduit à l'estime et à l'admiration à travers la malveillance et le dédain : ce n'est pas le moindre des miracles de notre organisation morale.

Cette vieille fille-modèle passe inaperçue dans le monde; hors du petit cercle d'amis de sa sœur, personne ne sait ce qu'elle vaut; on la traite comme une dame de compagnie. Son amour-propre n'en souffre pas : il n'est plus à son usage. Un seul chagrin peut l'ac-

cabler, ce n'est pas l'ingratitude; elle ne demande rien que de pouvoir se dévouer. Mais que l'objet d'une telle amitié meure, que tant de sentimens placés sur un seul être refoulent sur le cœur qui reste, la pitié n'a pas d'expression assez forte pour peindre son malheur. Y succombera-t-elle? Non, car le ciel lui offre encore un moyen de ne pas vivre pour elle : la charité réclame ses soins; et c'est au milieu des souffrances, des plaintes des mourans, qu'elle achève sa vie de sainte.

Nulle pompe funèbre n'accompagne sa mort, nul article nécrologique n'apprend qu'elle a vécu. Les malheureux seuls la regrettent.... Pourquoi ce silence, cet abandon?... Vous le savez trop bien, vous que l'amour-propre, ou plutôt la passion de vous-même, rend si joyeux et si ridicule.

OBSERVATION XI.

Les jeunes Personnes.

Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées ;
Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli ;
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli :
Tout folâtrait en elle ; et ce jeune sourire
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant !
(LAMARTINE, *Harmonies poétiques.*)

— Vous persistez dans votre beau système d'éducation, disait M. Clermont à madame d'Armintière ; eh bien ! vous m'en direz des nouvelles. Pauvre Thérésine ! si jolie, si

bonne, si spirituelle, et peut-être condamnée à rester fille toute sa vie, parce que sa mère ne veut pas entendre raison !

— J'en suis fâchée, mon ami ; mais vous ne me persuaderez jamais que la raison d'une mère consiste à laisser prendre à sa fille tous les travers dont vous vous moquez le plus dans le monde. Voulez-vous que Thérésine change sa simplicité contre les manières affectées d'Almérie, sa retenue contre la démarche hardie de Rosemonde, ses inflexions si douces contre le ton tranchant de mademoiselle de la Sorbière ? en vérité, je ne sais pas ce qu'elle y gagnerait.

— Et moi, je le sais bien. Pensez-vous qu'avec toutes ses vertus domestiques, ses talens, que vos vieux amis seuls connaissent; ce visage charmant qu'on ne voit que sous un voile à la messe ; cette taille élégante qui se montre tout au plus deux ou trois fois par hiver dans quelques bals intimes, votre fille trouvera un mari ? Ah ! je vous réponds bien qu'il ne viendra à l'idée d'aucun de nos jeunes gens de venir la chercher dans cette

famille dont elle fait le charme. Il la rencontrerait souvent même dans les réunions dont les jeunes personnes font le premier ornement, qu'il n'y prendrait pas garde. Cependant elle serait une des plus jolies du bal, cela n'est pas douteux ; mais comme elle s'effacerait pour laisser briller les autres, on ne la remarquerait point, et peut-être bien la ramèneriez-vous les larmes aux yeux et confuse de l'humiliation de n'avoir pas été invitée une seule fois à danser.

— Si je pouvais prévoir un semblable affront, je ne la mènerais au bal de ma vie.

— Beau moyen ! Faites en sorte qu'elle y aille plutôt dix fois qu'une ; mais inspirez-lui le désir d'y produire de l'effet. D'abord, que sa parure ait quelque chose de particulier, que sa coiffure ne soit celle de personne ; la moindre innovation en ce genre équivaut presque à une dot. Qu'elle porte des jupons fort courts, que ses épaules soient très-découvertes ; elle compensera cette émancipation par des airs pudiques, et ne lèvera pas les yeux tant que durera la contredanse ; petit

manége qui a le double avantage de montrer ce qu'on a de bien, sans avoir l'air d'en vouloir tirer parti.

Si son danseur, ou quelques vieux *agréables* attirés par sa parure étrange, lui adressent la parole, qu'elle ne manque pas d'entremêler ses réponses de questions singulières : ce n'est pas assez qu'on remarque sa tournure, il faut qu'on cite ses mots hasardés, ses phrases ambitieuses; puis, lorsque ses ridicules lui auront acquis un certain nombre de courtisans, vous ferez circuler le chiffre de sa dot, en l'exagérant de moitié; ce dernier moyen employé, achèvera le succès. Alors vous serez accablée de présentations, de demandes; les futurs viendront en foule, et Thérésine aura le choix sur tous les maris en herbe.

— J'ai peur que vous n'ayez raison, reprit madame d'Armintière; mais ce serait payer un mari trop cher que de se donner tant de ridicules pour lui plaire, et jamais Thérésine....

— Vous faut-il des exemples? interrompit

M. Clermont, je n'en manquerai pas.... Mademoiselle de...., mademoiselle C....

— Ah! vraiment, j'en vois tous les jours; et je vous avouerai ma faiblesse : en considérant la fortune acquise par ces travers, j'ai quelquefois regretté d'avoir élevé ma fille dans le mépris des vanités si communes aux femmes médiocres, et surtout dans ce sentiment de dignité si contraire à toute espèce de ruse. Je sais trop qu'avec un semblable caractère, les mariages à la mode sont impossibles; qu'un homme laid, riche, et déjà vieux, n'épouse une jeune personne qu'autant qu'elle feint de le trouver encore jeune et beau; qu'elle doit avoir toujours l'air d'être éprise de l'héritier imbécille qu'on lui propose; enfin, qu'elle doit ne se refuser à aucun mensonge pour arriver à posséder un titre, une bonne maison, et cette indépendance que l'argent seul procure. Sans doute la femme à qui les plaisirs du monde suffisent a raison de leur tout sacrifier, et je ne nie pas que celle dont on peut calmer la colère avec un chapeau d'Herbaut, ou dis-

traîre la douleur par un billet de bal, ne soit plus à l'abri du malheur que la femme née pour pleurer éternellement sur la trahison d'un mari, ou sur la tombe d'un enfant; mais que faire contre les habitudes d'un cœur noble? en subir les conséquences, et c'est à quoi je me résigne. »

Belle résignation, vraiment! Thérésine a, depuis cette conversation, atteint ses vingt-cinq ans, et elle n'est point encore mariée!

OBSERVATION XII.

Le Bienfaiteur Calomnié.

L'avarice qu'on blâme
Est le plaisir des sens, et le charme de l'âme.
(DESTOUCHES, *le Dissipateur*, acte III.)

On peut aisément devenir riche si l'on veut se passer de ce dont on n'a pas besoin.
(*Journal des Connaissances utiles.*)

Quel est ce misérable avec son habit râpé, son chapeau à jour, ses bottes ressemelées, et son col sans chemise ?

C'est l'homme le plus passionné du monde, celui dont l'amour est à l'abri d'un moment de froideur ou d'infidélité ; celui que la pos-

session de l'objet aimé rend chaque jour plus ardent, plus craintif de le perdre. Soins, peines, privations, tout est volupté pour cette âme brûlante, lorsqu'il s'agit de conserver son idole. Jamais l'amitié, la dévotion, la maternité, ne produisirent une pareille abnégation de soi-même. Le froid, la faim, la misère, l'humiliation, il les supporte sans se plaindre, heureux de souffrir pour ce qu'il aime. Semblable au grand-prêtre d'un dieu insatiable, il entasse sacrifice sur sacrifice, pour mieux se prouver à lui-même l'excès de son adoration; du haut de ce culte fanatique, comme il regarde en pitié les plaisirs du monde, ses joies fugitives payées si cher et dont il ne reste qu'un double vide dans le cœur et dans la bourse! Tout ce que la fierté peut donner de courage, il le trouve dans sa passion effrénée; enfin il ne lui manque, pour être le plus grand homme de son siècle, que de consacrer sa patience et son génie à l'intérêt général.

Pourtant cet homme, objet de la dérision de tous les temps, de tous les peuples, mis

en scène par les Romains, retracé vivant par le pinceau satirique de Molière, est l'éternel plastron des traits moqueurs de toutes les classes de la société ; la coquette le fuit d'une lieue, les enfans les suivent en ricanant, les domestiques n'ôtent pas leur chapeau en le voyant passer, les pauvres le maudissent, le prodigue l'insulte ; et pourtant, quand le jour de la mort arrive, demandez aux héritiers des deux, lequel mérite le plus d'éloges, de celui dont les caprices dispendieux ont causé la ruine de ses enfans, ou de celui dont les privations leur ont légué un trésor ?

Oui, nous posons en principe que l'avare de nature, celui que la société n'a pas corrompu, qui ne sacrifie ni au faste, ni à la crainte du ridicule, qui s'exile volontairement, par sa passion, du reste des humains, qui méprise la douleur et tous les besoins de la vie ; celui-là, disons-nous, est la seconde providence de sa famille. Tant qu'il existe, cette famille, sûre de n'en rien obtenir, emploie toutes ses facultés à se créer une fortune, excellent moyen pour former les

bons sujets. Et quand sa mort vient livrer ses coffres pleins d'or à des mains actives, c'est le Nil qui se répand snr des rives fécondes, c'est la richesse qui vient au secours de l'industrie ; tandis que le prodigue, dont on ne s'est jamais moqué, fait succéder à tous ses vains plaisirs la honte et la misère.

Digitized by Google

OBSERVATION XIII.

*

Des Comédies de Société.

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.
(LA FONTAINE, livre II, fable II.)

De tous les plaisirs dus à la civilisation, ou même à la corruption, ce qui pourrait bien être synonyme, la comédie de société est sans contredit le plus vif, sinon pour les spectateurs, au moins pour tous les amateurs à prétentions qui composent la troupe. J'en appelle à tous les bons bourgeois que le caprice, la vocation ou la complaisance ont

jamais portés sur les planches d'un théâtre de société, pour attester du bonheur attaché à l'idée de remplir dignement un rôle.

Comme on attend avec impatience le moment où l'on pourra s'affranchir des devoirs de son état, pour se livrer tout entier à l'étude de ce rôle qui doit fixer l'opinion de tout un public sur notre intelligence! Quel temps d'espoir, de douces agitations, que celui du noviciat d'un acteur de boutique ou de salon! Il se voit d'avance sous un jour également favorable à sa vanité; car, si son costume est beau et de bon goût, il l'embellit, et, s'il est laid, il prouve beaucoup pour l'esprit de celui qui sait ainsi se sacrifier aux intérêts dramatiques. Grands effets de scène, applaudissemens répétés, il rêve déjà tout ce qui constitue un succès éclatant.

Est-il jeune, ce succès doit décider d'un plus grand encore. On n'entend pas vanter impunément l'homme qu'on soupçonnait déjà d'un peu d'amour, et dont la bouche va vous faire nettement l'aveu de sa passion, sans que vous ayez le droit de vous en fâcher, ou la

possibilité de n'y pas répondre. L'emploi de grande coquette une fois accepté, il faut bien le remplir de son mieux. Imitez les regards furtifs, les soupirs encourageans, les émotions de commande; toutes ces singeries mènent au vrai. A force de voir tomber l'amant de la comédie à ses pieds, on finit par l'y laisser. Quel triomphe pour l'artiste amateur!

Est-il vieux, on le choie, on le flatte; car sa figure ridée, son ton bourru, sont deux nécessités du genre. D'ailleurs, comme le vieillard à *mémoire* est fort rare, il se trouve, par cela même, le tyran de la troupe: on lui passe toutes ses fausses répliques, ses entrées intempestives, son bredouillement causé par la gêne d'un râtelier importun; on se soumet à sa mauvaise humeur, à ses vieilles traditions, et on ne lui demande, pour prix d'une soumission sans bornes, que de vouloir bien assister aux répétitions en pantoufles, et que de faire en sorte d'éviter un accès de goutte le jour de la représentation.

Le sort des jeunes premières n'est pas moins doux. Il est convenu que leur gaucherie est toujours de la naïveté, leur manque d'intelligence de l'embarras, leurs gestes faux de la grâce naturelle, leur diction chantante l'harmonie d'une voix d'ange ; enfin, comme ce genre de rôle est ordinairement confié à la fille de la maison, ou à la plus jolie demoiselle du magasin, elles sont assurées d'avance contre la malveillance ou la justice des spectateurs.

L'emploi des comiques revient de droit au loustic de la société ; il a l'habitude d'amuser les convives de son vieil oncle, espèce de parterre fort indulgent pour tout ce qui tient à l'amphitryon. On en conclut qu'il fera pouffer de rire toute la salle ; ce qui n'est pas une raison, car les calembourgs, les mots à double entente, la grosse ironie, qui composent ordinairement la gaîté d'un plaisant de famille, n'excitent point celle du parterre ; une bonne balourdise, un mot naturel, une fourberie bien audacieuse, de la naïveté dans

le jeu, du sérieux dans le comique, voilà ce qui fait rire.

Sans s'arrêter à ces considérations, l'ami farceur est toujours choisi pour représenter les fripons ou les niais, ceux qui reçoivent ou donnent les coups de bâton. Fait-il le Scapin des *Fourberies*, ou d'Anière dans *le Sourd*? on rit dès qu'il paraît, non pas du masque qu'il se compose, mais de celui qu'il conserve en dépit de son travestissement; car il est lui, toujours lui. Son comique personnel n'est point fait pour le céder à celui de Molière; il garde ses inflexions légèrement perfectionnées par celles d'Odry et de Potier, dont le souvenir est pour lui une seconde nature.

Quant à ce fretin dramatique qu'une médiocrité complaisante condamne aux *utilités*, on sait le parti qu'il tire ordinairement de sa qualité d'indispensable, et combien il la fait sentir aux grands emplois dédaigneux : ne prend-on pas garde à la duègne? elle cesse de venir aux répétitions, sous prétexte que son rôle est si peu important qu'on peut s'en

passer. On ne sait plus comment mettre la pièce ensemble ; il faut supplier l'*utilité*, lui prouver que d'elle seule dépend tout le succès de la mise en scène ; on va même jusqu'à lui vanter la manière dont elle fait valoir les moindres traits de son insipide rôle ; on lui prouve qu'elle en fait un rôle très-piquant, et, fière de voir toutes les puissances de la troupe à ses pieds, charmée de s'être prouvé à elle-même son extrême importance, elle cède en minaudant, comme elle cédait autrefois à des instances plus tendres encore : quel doux souvenir ! quelle charmante parodie d'un passé plein d'amour !

Le bon garçon chargé des rôles muets, ou de celui de valet subalterne, toujours porteur d'une *lettre*

Qu'au maître de céans on m'a dit de remettre,

est de tous les acteurs le plus certain de son plaisir ; car il ne lui coûte aucune peine. Sa simple apparition, ou le débit de son distique classique, lui donne le droit de se mêler aux plus grands intérêts de la société théâtrale.

Il donne son avis comme un autre ; il se moque au besoin des prétentions de chacun, écoute avec un air goguenard répéter les jeunes premiers, les pauvres amoureux, presque toujours si froids et si gauches, et prend quelquefois tant de plaisir à contempler leur embarras, qu'il en oublie sa réplique. Sans travail de mémoire, sans souci de la représentation, dont il ne doit faire ni la honte ni l'honneur, il s'amuse à donner de l'ombrage à l'amant qui est en scène, en faisant sa cour aux grandes et petites coquettes qui attendent dans les coulisses le moment de paraître ; il profite de tous les avantages de la camaraderie pour leur adresser une foule de choses qu'il n'oserait leur dire ailleurs ; et souvent, changeant de rôle, il se ménage un dénouement bien préférable à celui qui est destiné au héros de la pièce.

Ainsi, là comme partout, les plus ridicules sont les plus dignes d'envie ; nous en pouvons donner pour preuves les représentations qui se succédaient autrefois dans la jolie petite ville d'E......, où deux troupes ri-

vales faisaient les délices de la contrée.

La première de ces troupes bourgeoises, composée de l'élite des propriétaires, des châtelains, des rentiers du canton, visait à la perfection, ou plutôt à l'imitation des Molé, des Fleuri et des Contat; c'était à qui minauderait le mieux une scène de Marivaux, à qui ferait mieux sentir l'ironie, la finesse des mots de Beaumarchais, le comique de Regnard, et quelquefois même le naturel de Molière; mais tout en approchant le plus possible des talens des doubles de la comédie française, l'amour-propre des chefs de la troupe n'était jamais satisfait. Le jeune premier se trouvait trop petit pour jouer à côté de l'amoureuse, dont la haute taille était un de ses droits au titre de belle femme; celle-ci prétendait que la voix de l'autre, n'étant pas en harmonie avec la sienne, l'obligeait à crier; enfin, plus on avait d'avantages à se montrer, moins on était content de son rôle. L'exactitude, la richesse des costumes, l'ensemble merveilleux du spectacle, rien ne parvenait à calmer cette inquiétude que la

vanité d'un acteur peut seule comprendre.

On doit nous en croire sur sur ce fait, car nous avions l'honneur de faire partie de la troupe, et nous pouvons parler savamment des querelles, des susceptibilités, des méchancetés même qu'entraînent ordinairement l'émulation des acteurs, et leur ardent désir d'atteindre au plus haut degré de perfection comique.

C'est dans le *Barbier de Séville* et les *Projets de Mariage* que nous devions nous escrimer; et toute vanité à part, je ne crois pas que nul amateur ait jamais atteint à une médiocrité plus satisfaisante : d'abord notre amoureuse était jeune, mérite assez rare; de plus, fort jolie et d'une élégance extrême, ce qui faisait le désespoir de son mari, tant soit peu avare. Que d'émotion, d'impatience contraires faisait éprouver au ménage l'envoi d'une caisse de modes expédiée par le célèbre Le Roy! « Elle n'arrivera pas à temps! disait la femme en levant les yeux au ciel. — Cette maudite caisse sera ruineuse, pensait le mari; si elle pouvait ne pas venir! »

Après une semaine d'anxiété, la caisse parvenait juste au moment où, désespérant de l'envoi parisien, la grande coquette avait rassemblé toutes les couturières de la ville pour exécuter tant bien que mal la robe espagnole de Rosine. Avec quel dédain cette robe était repoussée à l'aspect de l'habit complet, de la toque élégante, fournis par Le Roy! Comme on allait être belle avec ces bouffantes de satin brodées en or! que ces plumes étaient bien posées! quel costume ravissant! Mais ce délire, cette joie vaniteuse, le mari en fit bientôt justice par un accès d'humeur et par les reproches les plus humilians.

Notre comte Almaviva, joué par un des hommes les plus agréables de ce temps, était destiné à payer son succès encore plus cher. Ses talens, sa belle figure, lui avaient attiré les regards d'une jeune héritière, qui se proposait de l'épouser malgré le peu de fortune qu'il possédait, lorsqu'elle fut atteinte d'une violente crise de jalousie, à propos de la charmante Rosine.

La vérité du rôle exigeait que Lindor pa-

rût très-passionné, et Lindor jouait à merveille : son talent dramatique lui coûta l'héritière.

Quant au Figaro, sa position le jour de la représentation n'était pas moins périlleuse : très-moqueur de son naturel, et encouragé dans son défaut par le ton ironique du rôle, il ne tarissait point en épigrammes sur tout le monde, et particulièrement sur Bazile ; il se trouva que l'ami dévoué qui avait consenti à revêtir la robe noire du pédant de la pièce, était l'homme le plus susceptible et le plus vindicatif.

Très-choqué de la manière affectée dont Figaro lui disait : « Allez vous coucher, Bazile, vous sentez la fièvre ; allez vous coucher », Bazile s'en était plaint ; Figaro avait répondu par des plaisanteries trouvées fort mauvaises ; il s'en était suivi une explication très-vive, des mots injurieux, et le lendemain de la représentation avait été fixé pour vider cette querelle près des rempart de la ville.

On rit d'un triste rire quelques heures avant

de se battre, et malgré la bonne contenance de Figaro, on s'apercevait qu'il jouait deux rôle à la fois.

C'est chez le Bartholo qu'était monté la théâtre, que plusieurs des acteurs logeaient, et que tous dînaient, après ou avant les répétitions; dépense assez forte qu'il n'avait point portée dans son budget, sans compter toutes celles qu'entraîne le plaisir du faire jouer chez soi la comédie. Ces frais, augmentés par chaque retard qu'éprouvait la représentation, s'offraient sans cesse à sa pensée comment autant de remords; car cet argent, employé d'une manière si futile, était bien nécessaire à son commerce, et il n'osait prévoir les conséquence de tant de prodigalités!

Que de gens font ainsi pendant quelques jours semblant de s'amuser plus que les autres, et qui feraient pitié à leurs envieux!

Cependant le *Barbier de Séville* fut joué avec beaucoup d'ensemble, et la jolie comédie d'Alexandre Duval ne perdit rien à être représentée par de jolies femmes et d'élégans

officiers ; mais l'arrière-pensée de chacun des acteurs répandait, en dépit de leurs talens, une sorte de froideur sur les ouvrages, qui finit par gagner le public. Plusieurs châtelaines des environs avaient amené leurs hôtes parisiens ; ces invités, en qualité de bonne compagnie, n'applaudissaient point ; usage qui glace autant une représentation que les applaudissemens de commande. Les bons mots dédaigneux circulaient dans la salle ; les éloges convenus dits très-haut, les remarques malignes faites tout bas, causaient d'égales distractions aux acteurs ; il fallait tout leur aplomb pour n'en pas être déconcerté ; mais ceux qui pouvaient surmonter des sentimens si pénibles ne devaient pas se laisser abattre par de telles contrariétés.

J'étais le moins à plaindre de tous nos camarades. Je n'avais à redouter ni procès en séparation, ni duel, ni banqueroute ; mais je poussais la religion du *bien-jouer* à tel point que la crainte de manquer une seule fois de mémoire me mettait dans un état pitoyable. J'en rêvais la nuit ; il me semblait voir tout

un public rire de ma sottise, et moi, immobile, cherchant en vain le mot qu'il fallait dire. Tous les accidens qui peuvent décontenancer un pauvre acteur se présentaient à mon idée; je m'en sentais mourir de honte. C'était un supplice dont personne ne se doutait; car ma fierté en gardait le secret, mais il était peut-être aussi cruel que les autres.

Malgré tous ces tourmens, dissimulés avec un art parfait, le spectacle s'accomplit de la manière la plus satisfaisante; pas un rôle forcé, pas une faute de tradition, enfin rien de ridicule.

Un souper splendide attendait les spectateurs et les acteurs : on accabla ceux-ci de complimens, de flatteries; mais chacun d'eux, accablé sous le poids d'un malheur prochain, ne mangea point, et ne sourit à rien : moi-même, courbaturé par la fatigue et les émotions de la journée, je fus obligé d'aller me mettre au lit, sans prendre part au reste de la fête.

OBSERVATION XIV.

Ceux qui s'amusent le mieux sont ceux qui ne savent ce qu'ils disent.

(*Vieille Comédie.*)

Pendant que nous faisions tant d'efforts pour monter passablement un ouvrage, que nous dépensions notre argent en costumes magnifiques et notre temps en répétitions ; enfin, pendant que nous bravions tant de peines pour nous donner l'apparence d'un plaisir, il y avait dans la même ville une société de petits bourgeois à qui nos représentations pompeuses avaient tourné la tête au point de vouloir les imiter. Mais comme il leur aurait paru très-fade de jouer des personnages tels qu'ils en rencontraient tous les jours, ou tels

qu'ils étaient eux-mêmes, ils voulurent donner dans un genre plus relevé.

Le bel-esprit de la compagnie, perruquier de son état, se disant coiffeur des dames, quand il en arrivait à l'auberge, faisant de la littérature avec les uns, du commérage avec les autres, et de la politique avec tout le monde, avait été le premier à donner à ses pratiques l'envie de jouer la comédie.

De grandes difficultés se présentèrent d'abord contre ce projet. Les intérêts de commerce, qui ne permettaient pas de quitter la boutique ; les vieilles mères, qui craignaient pour la vertu de leurs filles; les tantes dévotes, qui criaient à la damnation ; et puis les parens avares, ou sages, qui comptaient la dépense.

Ces obstacles réunis auraient été invincibles sans l'avis d'un vieux fou, qui, se joignant à tous les jeunes, finit par l'emporter sur les nombreux sermonneurs.

Ce bon M. Grignard avait été fort amoureux, dans sa jeunesse, d'une actrice de province ; il n'était alors que garçon épicier,

et c'est en allant porter du sucre et du café chez la demoiselle, qu'il s'était épris de ses charmes. Comme elle payait rarement, elle lui prodiguait les billets de parterre ; et Dieu sait si Grignard allait chaque soir l'applaudir de bon cœur !

Sans la crainte de la misère et des coups de bâton dont son oncle l'aurait généreusement gratifié, le pauvre garçon aurait cédé aux sollicitations de la petite actrice ; elle prétendait qu'avec une figure aussi expressive, qu'avec la mémoire et les petits talens qu'elle connaissait à Grignard, il ferait un excellent jeune premier. Elle se réjouissait à la seule idée de lui voir quitter le tablier de toile pour revêtir l'habit brodé en paillettes, ou le frac élégant, et changer sa casquette de cuir contre le chapeau à plumet. Cependant, le garçon à la casquette était toujours certain de trouver un bon dîner à la table de son bourgeois, et l'acteur au plumet blanc était souvent exposé à dîner par cœur ; mais l'amour se livre-t-il à de semblables réflexions?

C'en était fait des destins de Grignard, sans la banqueroute opportune du directeur de la troupe et le départ précipité de la jeune première, qu'un vieux célibataire des environs s'était chargé de faire engager à un petit théâtre de Paris.

Rendu à la raison par la nécessité, Grignard continua à se livrer au commerce; mais ce ne fut pas sans garder un vif regret des succès qu'il s'était promis dans la carrière dramatique.

Parvenu, par la mort de son oncle, au grade d'épicier, de chef de maison, il avait vieilli dans l'habitude des chiffres, sans préjudice de l'amour des arts; et c'est à sa passion connue pour le théâtre qu'il avait dû l'honneur d'être invité à nos représentations. Qu'on juge de sa joie en apprenant le projet qui circulait déjà dans plusieurs boutiques!

« Quelle erreur! répond-il aux gens qui en médisent; c'est tenter le diable, dites-vous, c'est perdre son temps! et quel temps est jamais mieux employé que celui qu'on donne à une leçon de morale? Connaissez-vous une

pièce où les défauts des hommes ne soient point bafoués, et où leurs crimes ne soient pas punis? Ne sont-elles pas remplies de belles tirades sur la probité, la morale, et tout ce qu'on prêche de plus saint? N'est-ce pas un sermon continuel qui ne diffère des autres que parce qu'il est amusant? Croyez-moi, vous ne pouvez choisir un délassement plus propice à l'éducation de vos enfans. Cela leur apprendra les belles manières; quand on a joué la comédie, qu'on a parlé en public, on est plus hardi avec le monde, l'on sait mieux vanter sa marchandise; sans compter qu'on apprend l'orthographe sans s'en douter. Je vous en offre un exemple, ajoutait Grignard; car je dois le peu que j'en sais aux rôles que me faisait autrefois répéter la charmante Aspasie. »

Ces discours, appuyés par l'autorité d'une chevelure plus d'à moitié blanche, devaient triompher de toutes les objections, et nous reçûmes bientôt des billets d'invitation pour nous rendre au grand pressoir de la ville.

Les vendanges ne devant avoir lieu que le

mois prochain, l'espèce de hangar destiné au pressoir se trouvait disponible. Grignard se chargea de le louer à ses frais pour trois semaines, et un des acteurs, garçon charpentier, y dressa un théâtre dont le perruquier, artiste, voulut peindre lui-même les décorations. Il avait pour enseigne un ancien tableau représentant la fête d'un village des environs d'E..... Grignard y avait ajouté un homme auquel on fait la barbe, et, charmé d'avoir si bien réussi dans ce personnage, il s'était déterminé à copier le plus fidèlement possible le reste du tableau sur les châssis et la toile de fond du théâtre.

Pendant ce temps, la troupe assemblée faisait choix de la pièce qui devait exciter l'admiration des spectateurs. Le fils du seul maître de pension qui fût dans la ville devait avoir tout crédit sur les suffrages de l'assemblée; aussi n'eut-il aucune peine à faire adopter à l'unanimité le *Philoctète* de La Harpe, car on ne saurait nier qu'il n'est pas celui de Sophocle.

Ce choix pourra surprendre, et pourtant

rien n'était si simple. Le *Cours de Littérature* de La Harpe était alors la Bible des pédans de province ; on ne pouvait supposer qu'un homme qui jugeait de tout ne fît pas mieux qu'un autre, et l'on adoptait ses ouvrages sur sa parole : d'ailleurs le jeune professeur n'avait lu que ceux-là ; excellente raison pour leur donner la préférence.

Quant à ses camarades, ils en avaient une meilleure pour consentir à ce choix ; c'était l'ignorance complète où ils étaient de la pièce, de l'époque, du pays, du nom des personnages ; détails minutieux qui gênent plus qu'ils ne servent dans l'accomplissement d'une représentation bourgeoise. Ce qu'il désiraient avant tout, c'était quelque chose qui les sortît de leurs habitudes ; un langage fort éloigné du leur, et des costumes comme ils n'en avaient jamais rencontrés. *Philoctète* remplissait à merveille toutes ces conditions. Mais trois actes ne pouvaient suffire à la soirée ; on décida qu'un drame du même auteur complèterait le spectacle, et le rôle de *Mé-*

lanie fut accepté par une petite marchande de modes très-avisée.

Le pressoir déménagé, le théâtre dressé, et les banquettes posées, on fixa le jour de la représentation, et nous dérangeâmes l'heure de notre dîner pour ne pas manquer le lever du rideau.

La fête de Village était parfaitement copiée, et la vue des enseignes de plusieurs cabarets connus du parterre excita tout d'abord des applaudissemens; c'était une joie générale.

— Tiens, vois-tu la maison au père François? criait l'un.

— Et le nouveau cabaret des Labranche? disait un autre; et le jeu de boule de la place? Ah! c'est-y ressemblant!

L'artiste, qui avait prévu l'effet de son décors, voulait laisser au public tout le temps d'exhaler son admiration; mais en vain il disait d'une voix étouffée aux Grecs impatiens de se montrer : « Pas encore; vous vous pressez trop » ; en vain il les retenait par le bas de leur tunique : le bouillant fils d'Achille

s'élança sur la scène, suivi d'Ulysse et des Grecs de sa suite.

C'est en ce moment que notre sérieux eut à supporter une première attaque qui faillit lui faire perdre contenance. Ulysse et son illustre compagnon étaient vêtus assez convenablement, sauf une perruque de paysan dont le plus vieux avait pensé devoir s'affubler, comme représentant mieux la sagesse du héros. Ces grands cheveux plats et blancs tombant sur un col brun tout nu, et se jouant par-derrière sur les plis d'un manteau antique, étaient d'un effet déjà assez burlesque; mais nous nous attendions bien à quelques recherches de ce genre, et nous n'en témoignâmes aucune surprise.

Il n'en fut pas de même pour l'aspect singulier que présentaient les deux Grecs composant la suite de Pyrrhus. A leur vue, en dépit de notre savoir-vivre, il fallut pouffer de rire.

Un parent de la troupe se trouvait près de moi : c'était un de ces amis ardens à recueillir ce qui se dit de leurs protégés, à répon-

dre aux critiques, à excuser lcs défauts, enfin, à tout expliquer.

— Cela vous étonne? nous dit-il de l'air le plus simple. Eh bien! il n'y avait pas moyen de faire autrement; et quand vous saurez le fait, vous en conviendrez vous-mêmes. »

Curieux de connaître la cause d'un effet si bizarre, nous nous penchâmes vers le voisin pour mieux l'entendre.

— Vous jouez la comédie, Messieurs, continua-t-il; par conséquent vous devez savoir toutes les contrariétés qu'on éprouve avant d'arriver au jour de la représentation; on n'avait cependant rien épargné pour celle-ci: vous allez en juger, car tous les costumes que vous voyez, on les a fait venir de Paris. Vous pensez bien que des habits aussi bien *troussés* que ceux-là ne se trouveraient pas dans toute la Champagne. Eh bien, Messieurs, ce maudit Babin, ce fameux costumier, qui fournit des habits même à des chambellans, n'a-t-il pas eu la bêtise de nous envoyer les tuniques, les manteaux, sans s'apercevoir qu'il oubliait les casques?

— Ah! quelle horreur! m'écriai-je.

— Encore si sa caisse était arrivée un jour plus tôt ; mais c'est la diligence d'hier soir qui l'a apportée : on n'avait pas le temps de renvoyer à Paris, et puis cela aurait doublé les frais ; dans cet embarras, la société s'est assemblée ; chacun a donné son avis sur le parti à prendre : les uns voulaient qu'on jouât tête nue, les autres en casquette. Cela n'est pas décent, leur ai-je dit : qu'est-ce que c'est que le costume grec ? C'est un ancien habit habillé, n'est-ce pas ? Eh bien! mettez des chapeaux à la Henri IV.

— Excellente décision! parfaitement jugé! » dis-je en m'avançant de manière à cacher une jeune femme qui était à côté de moi, et qui riait à faire scandale.

Mais mon voisin, ne doutant pas que nous ne fussions très-satisfaits de son explication, ne prenait plus garde qu'à ce qui se passait sur le théâtre. Je le voyais surpris en écoutant ces vers dits avec une emphase fort excusable dans des acteurs de tradition :

ULYSSE *à Pyrrhus.*

Il s'agit de tromper Philoctète.
Je vois l'étonnement où ce seul mot vous jette;
Mais, n'importe, écoutez : Il va vous demander
Qui vous êtes, quel sort vous a fait aborder
Sur les rochers déserts qui défendent cette île;
Dites-lui sans détour : *Je suis le fils d'Achille.*

« Il appelle cela tromper, dit mon voisin; diable! il se trompe lui-même; il ne peut pas y avoir rien de semblable dans la pièce.

— Non dans celle de Sophocle, répondis-je, mais fort bien dans celle de La Harpe : je vous affirme que l'acteur n'est pas dans son tort.

— Au fait, cela me surprenait beaucoup, reprit-il; car c'est un gaillard qui a un mémoire d'enfer. Vous achèteriez à crédit un rat-de-cave ce soir dans sa boutique, qu'il s'en souviendrait dans dix ans.

En contemplant ces soldats grecs coiffés d'un chapeau à trois cornes, je m'attendais à voir paraître Philoctète en bonnet de coton. Son état de malade autorisait bien cette petite liberté; mais Grignard, chargé de ce rôle

important, avait trop d'expérience du théâtre pour tomber dans une telle faute : son costume était d'une exactitude merveilleuse, et bien plus comique que toutes les infractions des autres. D'abord, ayant entendu dire que Talma jouait autrefois les rôles antiques sans revêtir ses bras et ses jambes de tricot couleur de chair, Grignard, pour mieux peindre la misère où *les perfides Atrides*, comme dit la rime, avaient laissé ce pauvre Philoctète, s'était imposé la loi de paraître à moitié nu.

La saison rendait ce devoir facile; cependant, en Champagne, les soirées de septembre commencent à être fraîches. On s'en apercevait au petit nez rouge du héros, et à la chair de poule qui recouvrait ses bras débiles; car l'artiste Grignard n'était pas un de ces gros épiciers dont la rotondité remplit si bien l'habit d'un garde national. On voyait à sa petite mine ridée, à ses membres fluets, que plus d'une passion avait passé par sa grande âme. Ah! si la noblesse des sentimens pouvait tenir lieu de celle des manières, il l'aurait emporté sur Talma lui-même; mais

par malheur ses yeux chinois et son nez retroussé offraient un contraste frappant avec les grandes lignes qui distinguent ordinairement un profil grec. L'illusion était difficile; n'importe. Il beuglait comme un taureau, se démenait comme un possédé, et les applaudissemens interrompaient chacune de ses tirades. Le fameux *Tu me menaces, traître;* le *Qu'en dis-tu?* de Larive, furent vociférés par Grignard de manière à faire écrouler la salle; aussi quels transports il excita! C'étaient des trépignemens, des exclamations interminables; enfin, Grignard voyait dans ce triomphe dramatique sa grande destinée accomplie.

Heureusement tout ce bruit couvrait nos éclats de rire, qui redoublèrent à l'apparition céleste d'Hercule.

Si les costumes avaient causé quelque embarras aux acteurs, on pense bien que le char nébuleux dans lequel le demi-dieu vient débiter sa morale ne donnait pas moins carrière à leur imagination : les uns proposaient un coffre recouvert de toile grise, qu'on pourrait, à la rigueur, prendre pour un

nuage; les autres, un petit tonneau, qui aurait fait un Bacchus d'Hercule. Mais le voisin qui était déja venu à leur secours avec ses chapeaux à trois cornes devait encore les tirer de peine en cette circonstance. Il offrit de consacrer au dieu de la force le *tape-cul* (1) dans lequel il allait chercher ses provisions à Reims ; on décida à l'unanimité que ce tape-cul ferait un char aérien très-supportable dès qu'on l'aurait débarrassé de ses roues et de son brancard. L'avis adopté, on passe deux grosses cordes au coin de chaque panneau, on les réunit sur un tourniquet placé au plafond du cellier, et par ce moyen la caisse du tape-cul descend et remonte à volonté.

Rien de plus ingénieux, sans doute, mais c'est toujours par la négligence d'un petit détail que les plus belles conceptions avortent : on n'avait pas prévu que le tape-cul, chargé, produirait un tout autre effet que vide, et que les cordes réunies, se tordant par la pesanteur d'Hercule, il en résulterait

(1) Espèce de cabriolet découvert, fort en usage en Champagne.

un tournoiement continuel, qui montrerait alternativement le héros par devant et par derrière, position fort gênante pour adresser la parole aux acteurs et au public. Tant que le char tournait du côté de la salle, on pouvait garder son sérieux, malgré la grotesque figure d'Hercule et sa peau de renard en manière de peau de lion; mais quand la torsade ramenait le char vers le fond du théâtre, et que le demi-dieu perdait de vue ses auditeurs sans discontinuer son discours, il n'y avait plus moyen d'y tenir.

Voici dans quelle disposition cette tirade fut prononcée par la petite voix grêle de l'apothicaire demi-dieu :

HERCULE, *dans un nuage lumineux.*

Arrête, et reconnais Hercule et ton ami :
Je descends pour toi seul de la voûte éternelle.
Je partage des dieux la grandeur immortelle;
Tu sais par quel chemin je m'y suis élevé.

Et Philoctète, qui savait effectivement très-bien comment son ami était grimpé-là, lui faisait signe de s'accrocher aux cordes

pour les empêcher de tourner ; mais l'impulsion était donnée, et le char poursuivant sa carrière, ce fut aux cabarets peints sur la toile de fond que s'adressèrent ces paroles :

Par les mêmes travaux tu dois être éprouvé.
Ton sort est de marcher dans les sentiers d'Alcide :
Suis ce jeune héros qui s'offre pour ton guide.
La Grèce sur tes pas conduira ses guerriers ;
(*Ici le profil d'Hercule se montra.*)
Et le sang de Pâris doit teindre tes lauriers.

« Tudieu ! quel révolutionnaire ! » s'écria un spectateur qui croyait qu'on parlait de la grande ville.

Sa vie est dévouée aux flèches que tu portes ;
Du coupable Ilion tu briseras les portes.

Et le dieu s'interrompant : « Détournez donc les cordes, vous autres », dit-il aux machinistes du tourniquet.

Et les machinistes, voulant obéir, donnaient des saccades au char, qui faisaient trébucher Hercule.

Voyant quel danger le menaçait, et qu'au lieu de suspendre sa rotation, la peine qu'on

se donnait pour séparer les deux cordes en accélérait le mouvement, l'acteur se mit à débiter aussi vite qu'il tournait; il en était à cette sentence finale de son rôle :

Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.

lorsque le char s'arrêta enfin; mais l'amateur machiniste qui venait de s'en rendre maître n'avait point calculé le moment où il se fixerait, et notre bonheur voulut que ce fût justement lorsque le vainqueur du lion de Némée s'adressait à la toile de fond.

On ne voyait nécessairement plus que son dos lorsque Philoctète prosterné lui répondit :

O voix auguste et chère, et long-temps attendue, etc.

A cette invocation, le rire devint général, et nous ne fûmes plus obligés de nous contraindre.

Sauf ce léger incident, rien ne troubla l'ensemble de la tragédie, qui finit au bruit des témoignages d'une admiration générale.

L'entr'acte fut long, mais il ne le parut

pas, tant chacun était animé à vanter le talent des acteurs, à discuter sur ceux qui avaient le plus contribué au succès étonnant de la représentation. Que de complimens récoltèrent alors la mère et les bonnes amies de Pyrrhus, le seul jeune homme qui eût encore paru sur le théâtre ! et combien madame Grignard dut-elle se féliciter des premières amours de son mari pour une comédienne !

Au lever du rideau, la scène n'avait subi qu'un léger changement : c'était toujours *la Fête du Village ;* seulement on avait caché le bas de la toile de fond et celui des coulisses par un vieux fauteuil de velours d'Utrecht, une table, et quatre chaises de paille ; cela était censé représenter le mobilier du couvent ; la grille d'une porte de jardin figurait la grille du parloir, et il aurait fallu y mettre bien de la mauvaise volonté pour ne pas se croire dans une chambre.

Je donne à deviner en mille quel est le premier personnage qui vint se placer audacieusement sur le devant du théâtre.

On devait jouer *Mélanie.*

— C'est monsieur ou madame de Faublas, qui commencent la pièce par une scène de ménage passablement ennuyeuse, dira-t-on.

— Oui, ordinairement cela se passe ainsi dans les théâtres soumis à un directeur dont l'absolutisme ne laisse aucun sentiment de son libre arbitre à l'homme qui se fait acteur; mais il n'en est pas de même chez l'amateur indépendant. S'il consent à se prêter au plaisir public, c'est à condition que son métier, ses habitudes et ses affections n'en souffriront point; loin de lui la pensée d'abandonner un ami, de l'affliger un instant pour la vaine gloire de paraître ce qu'on n'est pas; d'ailleurs, un succès n'est doux qu'autant que celui qui nous aime en est témoin. C'est ce qui avait maintenu l'acteur chargé du rôle du marquis de Faublas dans la ferme volonté de ne point se séparer de *Favori*.

Or, *Favori*, chien moyen, à longs poils noirs et blancs, était de cette race consacrée aux savetiers, qu'on voit tout le jour errer dans les rues sans crainte d'être volés, qui ne rentrent jamais au logis à jeun, tant ils

seraient sûrs d'y rester dans le même état jusqu'au lendemain. *Favori,* mieux traité par le sort que ses pareils, était le tyran de son maître : celui-ci ne pouvait faire un pas sans en être suivi, il ne pouvait manger un morceau de chose que ce fût sans que *Favori* n'en dérobât une bonne part, ni même parler à personne sans que les aboiemens de son chien voulussent bien le permettre.

Dans cette dépendance, il avait déclaré ne pouvoir se charger du rôle de Faublas. Ce rôle affreux, refusé par tout le monde, était pourtant indispensable. Comment faire? Des ambassadeurs de tout âge, de tout sexe, furent dépêchés au maître de Favori, pour obtenir de lui le sacrifice momentané d'une présence aussi chère. Ce fut en vain ; il consentit seulement à enfermer son chien dans le foyer pendant les répétitions ; mais l'animal faisait de tels gémissemens dans sa retraite qu'on ne s'entendait pas sur le théâtre. On lui rendit la liberté, il en usa depuis pour devancer ou accompagner son maître chaque fois qu'il entrait ou sortait, et pour mêler

quelques sourds grognemens aux sermons du curé, ou aux imprécations de Mélanie.

Une si bonne conduite lui avait concilié tous les membres de la troupe; habitués à voir *Favori* suivre exactement les répétitions sans jamais les troubler, ils ne pensèrent pas que ce personnage de plus dût faire aucun tort à la pièce.

J'avoue qu'il me captiva plus que tous les autres, et que sa manière d'écouter me parut un vrai modèle d'esprit et de politesse. Assis fièrement sur ses pattes de derrière, il suivait des yeux les plus en colère des interlocuteurs, comme pour se demander lequel il devait combattre ou défendre; puis on le voyait céder à la réflexion toute simple que cette colère-là, revenant depuis quelque temps tous les jours à la même heure, sans qu'il en survînt rien de fâcheux pour personne, il pouvait se tenir tranquille.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans l'addition de ce rôle quadrupède, c'est, qu'excepté nous, personne n'en témoignait la moindre surprise; tant ceux qui connaissaient

le maître de *Favori* savaient que lui et son chien étaient inséparables.

Il n'y a que les grands caractères qui parviennent à faire tolérer ainsi leur manie, et tout en riant de l'attitude solennelle du chien, je pris le maître en grande estime, et cherchai à deviner à quelle corporation il appartenait : son habit de marquis et sa manière de porter l'épée ne pouvaient me l'apprendre. Une simple réflexion faite tout haut me tira de peine.

« Voilà un singulier goût, dis-je; mettre des gants bleu foncé avec un habit de satin vert-pomme !

— Des gants? répéta mon voisin; où lui voyez-vous des gants?

— Mais où on les porte ordinairement.

— Ah! je vois ce qui vous donne cette idée : vous trouvez qu'il a les mains un peu brunes, n'est-ce pas?

— Pour un blond surtout, et un blond fort blanc, du reste.

— Ah! c'est qu'il a mis une pièce d'éoffe à la teinture ce matin, et ce coquin

de bleu-de-roi tient comme le diable après les doigts. »

J'appris ainsi le métier du barbare père de Mélanie, métier dont le voile blanc de la novice porta bientôt les traces; car, dans sa fureur, il la repoussait chaque fois qu'elle s'approchait de lui pour le fléchir, et chaque fois aussi le bleu d'une main cruelle laissait l'empreinte de cinq doigts sur les vêtemens de la victime.

Elle seule ne s'en apercevait point; toute au soin de paraître pudique, ses regards ne quittaient la terre que pour s'élever vers les cieux. Sa voix, un peu enrouée, s'entendait à peine; avertie par Grignard des droits de l'hémistiche, elle s'y reposait outre mesure, et pour y arriver plus tôt, précipitait sa marche, en laissant de côté virgules, points, tout ce qui aurait pu le retarder.

Cette diction faisait singulièrement valoir les vers de ce genre :

On ne pardonne pas...... à qui nous fait rougir.
Un père quoi son sang !...... quoi ! je n'obtiendrai rien !

Ce *père quoi*, dépouillé de toute exclama-

tion, était d'un effet merveilleux. La chaleur du perruquier, Monval, de l'Achille de ce drame bourgeois, pouvait seule balancer l'admiration que provoquait le débit cadencé de l'infortunée Mélanie. Mais ce qui dépassait tout, c'était *Favori* : sa manière d'entrer en scène, de dormir pendant les sermons philosophiques du curé, de se lever précipitamment à chaque sortie de son maître, ajoutait un grand intérêt à celui de la pièce; on voulait savoir s'il conserverait jusqu'au bout sa dignité : un seul moment la familiarité l'emporta. C'est lorsque M. de Faublas, apprenant qu'il n'a plus de fils, et que sa fille s'est empoisonnée, tombe accablé sur un fauteuil. *Favori* le voyant assis, s'élance sur ses genoux, et s'y établit en rond comme à son ordinaire, sans s'inquiéter des derniers soupirs de Mélanie. Cette faute lui vaut un coup de poing qui le précipite à terre; sa tête porte la première, il pousse des gémissemens affreux. Monval, qui vient de tirer son épée pour son propre compte, veut la faire servir à chasser *Favori*; mais le chien se révolte,

il saute aux mollets de l'amant. Mélanie pousse un cri de l'autre monde, la bataille s'engage, et Dieu sait ce qui en résulterait si Faublas ne prenait son chien par la peau du cou, et ne le mettait sous son bras à la place de son claque.

Mais le calme est rétabli, Mélanie est *remorte*, son père est traité de *tigre* par Monval, de pécheur par le curé, de converti par l'auteur, et la toile tombe sur ce vers un peu mythologique :

Dieu vengeur ! à quel prix vous m'avez éclairé !

Les applaudissemens succèdent aux pleurs ; tout le monde s'accorde pour dire qu'on n'a jamais rien vu de plus intéressant, de mieux rendu. Mon voisin se frotte les mains en me disant :

« Vous n'osez pas aborder ce genre-là, vous autres ; le cothurne vous fait peur; vous en restez aux petites comédies ; ah ! c'est qu'il faut se donner du mal pour produire de ces effets tragiques !

— Je conviens que nous ne saurions ap-

procher de ce genre, et que de ma vie je n'ai passé une soirée plus amusante », ai-je répondu. Comme tout atteste la vérité de ce suffrage, le voisin me quitte pour aller le répéter aux premiers de la troupe.

Il les trouve dans l'ivresse du succès, en attendant de se livrer à une autre ; il partage avec eux le fromage et les pruneaux fournis gratis par Grignard, et les joies du banquet comique égalent les sourires qu'excite parmi nous le souvenir de cette incomparable soirée. Incomparable en effet ; car les amusans et les amusés en sortirent également ravis.

Vivent les plaisirs ridicules pour divertir tout le monde !

Digitized by Google

OBSERVATION XV.

Des vieux Papillons.

C'était un de ces gens qu'on nomme bon garçon,
De ces vieillards légers qu'on traite sans façon;
Un quasi-philosophe à petites idées,
Aux discours peu décens, aux manières guindées.
Futile avec bon sens, ignorant avec goût,
Il savait, sans esprit, causer fort bien de tout....,
(Mme Émile de Girardin, *Napoline*, poème.)

Cette espèce est toujours maigre, quelquefois décharnée, mais leste et adroite; elle se fait remarquer par des cheveux rares, et ramenés avec peine des confins de la nuque sur les glacis du crâne, ou bien par une

chevelure couleur de fantaisie ; les plus communes sont prunes-de-monsieur ; cette teinture s'harmonise parfaitement avec les creux de leur visage. La perruque n'est admise que chez les papillons invalides; elle est l'enseigne des prétentions désespérées, car elle rend les dénoûmens difficiles. Le moyen de se présenter à un rendez-vous nocturne, avec ou sans perruque ! et comment s'exposer aux lutineries d'une jeune folle, avec la crainte de se voir tout à coup séparé d'un ornement si indispensable !

Les mouches à poil, collées par brevet d'invention, offrent moins de danger ; et l'on voit tous les jours des papillons de cinquante ans s'en trouver à merveille.

Les mieux conservés de ces insectes sémillans sont d'un usage fort commode ; ils servent à tranquilliser les maris par leur présence inoffensive, et sont quelquefois l'espérance des mères. Arbitres des plaisirs des femmes près desquelles ils voltigent, ce sont eux qui font inscrire les noms des danseuses sur la liste des plus beaux bals ; ce sont eux qui

louent les loges, qui forment les parties de campagne, qui servent d'écuyers aux jolies amazones : ils sont aussi les oracles des parvenus ; ce sont eux qui leur apprennent à dépenser leur argent. On les consulte sur les anciens usages et les modes nouvelles ; ce sont eux qui dirigent les jeunes mariées à leur entrée dans le monde, et qui, à force de leur répéter que les jeunes papillons sont indiscrets, finissent souvent par être le confident ou même le secret de celles qu'un mari désagréable ou volage livre aux dangers de l'ennui ou de l'abandon.

On rit de leur tournure adolescente, de leurs rides, de leurs regards amoureux, de leurs flatteries classiques ; mais comme ils sont aujourd'hui sans rivaux dans l'art de s'occuper des femmes, qu'ils ne les sacrifient point à un déjeûner d'huîtres ou à une partie de whist, à la lecture de vingt journaux ou bien à des discussions politiques, ils jouissent de tous les profits attachés à la présence continuelle. Il n'est pas une femme bien élevée qui ne préfère leur galanterie surannée aux

propos lestes, aux manières brusques de la plupart des élégans du jour ; leurs soins assidus, aux négligences humiliantes d'un mari, et leur reconnaissance pour la moindre faveur, à l'ingratitude d'un joueur politique tout occupé du thermomètre de la bourse.

Pendant que toutes les autres espèces s'agitent en sens contraire pour arriver à la fortune ou au pouvoir, celle des vieux papillons, fidèle à son ancien culte, ne pense qu'au plaisir. Philosophes sans le savoir, ils laissent se démener l'intrigant qui vole de ministère en ministère pour obtenir la destitution qui doit lui faire place ; l'ambitieux que de fausses promesses et de véritables humiliations ne dégoûtent pas du métier d'aspirant ; l'avare spéculateur que l'océan des affaires ballotte sans cesse des rives du Pérou aux bords funestes de *Botany-Bay* ; et jetant sur tous ces damnés de la terre un regard de pitié, le papillon sexagénaire vole, avec le secours des ailes de son tilbury, du bois de Boulogne à l'Opéra, de l'Opéra au bal ; là, il se repose.

Campé auprès de la plus jolie danseuse, il cause avec elle tout le temps que les chassés ou la queue-du-chat le lui permettent; car l'importance à la mode, obligeant les jeunes hommes à s'interdire les plaisirs de leur âge, il n'y a plus que les écoliers en tout genre qui osent danser, et la conversation d'un écolier est au moins timide. Quel avantage pour le vieux papillon, qui sait depuis si long-temps ce qui est doux à l'oreille des femmes! On ne parle qu'à lui.

Dans sa frivolité constante, il a effleuré tous les arts, il sait vanter à propos et flatter avec finesse; c'est à coups d'éloges qu'il démolit un rival : tantôt *c'est un bon garçon, un parfait honnête homme*, ou bien un gaillard fort adroit, qui entend bien ses affaires; d'un autre, il dit : c'est un charmant étourdi qui ne sait rien feindre; enfin, c'est toujours d'une de ces qualités mortelles dont il les affuble, et qui tuent l'amour ou l'empêchent de naître.

Ces petits moyens, appuyés sur de grands ridicules, triomphent des plus rebelles. La

jeune femme s'y laisse prendre d'autant plus facilement que l'appât lui semble moins dangereux ; la coquette y cède pour s'assurer le suffrage d'un de ces vétérans de la mode qui font encore les réputations galantes ; et la prude n'y saurait résister, car, quel asile plus sûr contre la malignité du prochain que l'amour d'un vieillard *fashionable !*

Digitized by Google

OBSERVATION XVI.

*

Du Pêcheur.

Moi je pêche,
Moi je pêche,
De pêcher rien ne m'empêche;
Moi je pêche,
Moi je pêche,
Rien n'peut m'empêcher
D'pêcher.

(Théâtre des Variétés, *l'École de Natation.*)

Messieurs les goguenards, en dites-vous assez sur cet homme au front calme, au teint hâlé, à l'attitude silencieuse, qui voit s'écouler les heures comme les flots de la rivière,

Digitized by Google

doucement, le cœur plein d'espérance, bercé par le bruit du courant, enivré par le parfum des fleurs qui naissent sur la berge ?

Ce pêcheur innocent, qui souvent même n'a pas à se reprocher la mort d'un goujon, vous semble un objet de pitié; vous vous moquez de sa patience, de son immobilité ridicule, ou de ses mouvemens monotones ; vous riez surtout de la triste figure qu'il fait lorsque, tirant tout à coup sa ligne d'un air de triomphe, il n'y voit pendre qu'une touffe d'herbe ou quelque méchant coquillage. Votre joie maligne ne s'épanouit pas moins lorsque vous voyez ses efforts pour décrocher l'hameçon qu'une petite perche vient d'abandonner dans un groupe de roseaux. Comme le pauvre homme se démène! Qu'il a peur de voir tout à coup sa ligne revenir sur l'eau veuve du bouchon et de tout ce qui tient à lui! Combien il emploie d'adresse, de ruse, pour faire céder l'obstacle! Tantôt, cherchant à se concilier la vivacité du courant, il semble y livrer sa ligne, puis il la retire en donnant de légères saccades, moyen

très-ingénieux qui lui a souvent réussi ; mais cette fois les crochets ont trop mordu la plante, elle résiste, le fil casse, et ce bon M. Tranquille, ainsi nommé par les flaneurs qui regardent couler la rivière, tombe un peu brusquement sur le dos, au bruit des éclats de rire. Ce premier revers ne le décourage pas ; il veut rentrer en possession de son bouchon écarlate, qui flotte au-dessus des roseaux comme une fleur aquatique ; il s'arme d'abord de la longue fourche des faneurs qui travaillent dans la prairie, puis, la jugeant trop courte pour parvenir au but, il descend de la berge, met un pied sur les cailloux, cherche à poser l'autre sur une grosse pierre que l'eau recouvre à peine ; au même instant il allonge le bras, la fourche, lancée avec art, a délivré les hameçons ; mais un coup si décisif n'a pu s'opérer sans violence ; la pierre, mal appuyée sur deux cailloux, s'enfonce, le pêcheur perd l'équilibre, et tombe dans l'eau en voyant fuir la fourche, le bouchon et la ligne.

Certes le moment est bien choisi pour se

moquer de sa manie, car elle lui coûte un pantalon neuf, sa plus précieuse ligne, une fourche qu'il faudra rembourser à son propriétaire, et tous les frais d'un gros rhume causé par la fraîcheur de l'eau et la transpiration où se trouvait le pêcheur. Saisi par un si grand événement, vous le croyez dégoûté, au moins pour quelque temps, des agitations de la pêche. Ah, messieurs les ennuyés des grandes villes! que vous vous connaissez mal en plaisirs champêtres! cet homme, objet de vos dédains, et dont vous ne voyez jamais que les contrariétés burlesques, si vous saviez comme il rêve délicieusement au murmure de l'eau se jouant dans les cailloux, au chant des fauvettes cachées dans les buissons d'aubépine; si vous pouviez vous associer à son émotion lorsque la première attaque du goujon frétillant ou de la carpe gourmande a fait plonger un instant le bouchon; avec quelle impatience il attend la seconde atteinte qui doit lui prouver que sa proie s'obstine! quelle délibération intéressante avec lui-même pour savoir si le moment

est venu de la saisir! car c'est un coup d'état qui, comme tous les autres, dépend de l'à-propos. Enfin, le bouchon s'abîme tout entier; la ligne est retirée brusquement, trop vivement peut-être, car elle va percher le poisson pris à l'hameçon sur la branche la plus élevée des aulnes de la rive. N'importe, l'impétueux Tranquille saura le dénicher; et redescendant bientôt, porteur de sa victime, il en fait l'appât d'un brochet convoité. Puis ses piéges tendus, son petit filet disposé à recevoir de nouveaux prisonniers, il se rassied sur la berge, fier de son triomphe passé, et déjà heureux de celui qui l'attend.

Il faut avoir essayé de cette existence de pêcheur pour en apprécier tous les charmes. C'est un vague animé, une rêverie que l'espoir ou le plaisir ont seuls droit d'interrompre; c'est un bien-être physique dû à l'air pur qu'on respire, à l'aspect d'un beau site, d'un pré dont la présence de l'eau embellit la verdure; c'est la chanson du pâtre et le bêlement des agneaux; c'est la cloche du village voisin qui fait penser à la prière; c'est

cette harmonie parfaite de la nature qui plonge l'âme pieuse et tendre dans ces ravissemens dont la poésie de Lamartine peut seule donner l'idée.

Voilà pour l'âme d'élite, et nous avons plus d'un exemple d'auteurs, d'hommes d'État, qui préféraient ce délassement ridicule de la pêche à la ligne à tous les plaisirs dont le monde est prodigue envers ceux que la célébrité ou le pouvoir recommande. C'était pour eux le calme après la tempête ; c'était l'oubli complet des intérêts qui agitent les hommes, ou la trève d'un combat fatigant entre le problème et la solution ; c'était pour ainsi dire un sommeil du cerveau qui n'empêchait point le corps d'agir, ni les sens de savourer le parfum des violettes, et d'admirer un charmant paysage. Mais qu'on ne suppose pas que la pêche ne fût pour ces grands personnages qu'un prétexte de repos, de silence. Non, non, jamais ce goût, si niais en apparence, n'est entré dans un esprit supérieur sans le captiver en entier, tout le temps qu'il s'y livre ; c'est dans l'absorption totale de ses

réflexions qu'il trouve la patience nécessaire à son plaisir. La partie de son cerveau qui dort est celle qui travaille d'ordinaire, l'autre veille pour s'amuser bêtement. Et quelle plus grande jouissance pour un homme d'esprit !

Quant aux gens qui pensent peu ou point, ils feraient tout aussi bien de changer leur activité stérile pour la tranquillité du pêcheur ; il en résulterait moins de tracasseries dans leur ménage, et quelquefois un plat de plus sur leur table. Mais la médiocrité est ennemie du calme ; rendons-en grâce au ciel; sans cela, il ne lui manquerait rien pour gouverner la terre.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PHYSIOLOGIE
DU RIDICULE.

TOME II.

Digitized by Google